Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

A. DE LAMARTINE

SAÜL

TRAGÉDIE INÉDITE

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Provisoirement : 2 fr.

SAÜL

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES
DE
A. DE LAMARTINE

FORMAT IN-8°

Antoniella	1 vol.
Geneviève. Histoire d'une Servante	1 —
Nouvelles confidences	1 —
Toussaint Louverture	1 —
Vie de César	1 —

FORMAT GRAND IN-18

Antar	1 —
Antoniella	1 —
Balzac et ses Œuvres	1 —
Benvenuto Cellini	1 —
Bossuet	1 —
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les Confidences	1 —
Le Conseiller du Peuple	6 —
Cromwell	1 —
Fénelon	1 —
Les Foyers du Peuple	2 —
Geneviève. Histoire d'une Servante	1 —
Guillaume Tell. — Bernard Palissy	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jacquard — Gutenberg	1 —
Jean-Jacques Rousseau	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Madame de Sévigné	1 —
Nelson	1 —
Nouveau voyage en Orient	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint Louverture	1 —
Vie du Tasse	1 —

FORMAT IN-32

Les Visions	1 —

BROCHURES

Du droit au travail.
Lettre aux dix départements.
La Présidence.
Du projet de Constitution.
Une seule Chambre.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

SAÜL

TRAGÉDIE

PAR

A. DE LAMARTINE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

NOTICE SUR LAMARTINE

Alphonse de Lamartine est né à Mâcon, en octobre 1791, c'est-à-dire en pleine Révolution. Son grand-père maternel avait exercé autrefois une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La Révolution frappa sa famille comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de Lamartine le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père. Au sortir de la Terreur, et pour traverser les années encore difficiles qui suivirent, ses parents vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly, que le poète a si pieusement illustrée, comme M. de Chateaubriand a fait pour Combourg, comme Victor Hugo pour les Feuillantines. Il passa là, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, libre, rustique, errant à la manière du ménestrel de Beattie, formé pourtant à l'excellence morale et à

cette perfection de cœur qui le caractérise, par les soins d'une admirable mère [1], dont il est, assure-t-on, toute l'image. Une personne grave et peu habituée aux comparaisons poétiques, qui avait en ce temps l'occasion de le voir avec ses sœurs sous l'aile de la mère, ne pouvait s'empêcher de comparer cette jeune famille aimable et d'un essor si naturel à une couvée de colombes. Quand

1. « Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle Bible » de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais » petit enfant. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse » que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée : » toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments, étaient » images. Sa belle et noble et suave figure réfléchissait dans sa phy- » sionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui » se peignait dans sa pensée, et le son argentin, affectueux, solennel » et passionné de sa voix ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de » force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans » mon oreille, hélas! après six ans de silence! etc. » (*Voyage en Orient*.) Et ailleurs : « Ma mère m'avait fait chrétien, j'avais quelquefois » cessé de l'être dans les jours les moins bons et les moins purs de ma » première jeunesse. Le malheur et l'amour, l'amour complet qui pu- » rifie tout ce qu'il brûle, m'avait également repoussé plus tard dans ce » premier asile de mes pensées. » Et encore : « Les versets, les lam- » beaux de psaumes que j'ai si souvent entendu murmurer à voix basse » à ma mère en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly, » me reviennent en mémoire. » — Toute cette biographie de Lamartine dans laquelle je m'aventurais le premier, sans documents particuliers et bien précis, ne peut être considérée que comme un à peu près, aujourd'hui surtout que l'auteur, dans les commentaires ajoutés à ses poésies et dans d'innombrables pages de confidences, a tout raconté de lui et des siens. Il suffisait alors à ce premier portrait que le fond et les accessoires fussent d'une justesse approchante, largement posés et en harmonie de ton.

tout n'était que bouleversement et tempête, comment ce doux nid était-il venu à éclore sur la colline pierreuse? Demandez à Celui qui voulut vêtir le lis du vallon et qui fait fleurir le désert! — Le jeune Lamartine ne laissa cette vie domestique que pour aller à Belley, au collège des Pères de la Foi; moins heureux qu'à Milly, il y trouva cependant du charme, des amis qu'il garda toujours, des guides indulgents et faciles, auxquels il disait en les quittant :

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus!

Sans parler de tout ce qu'il y avait de primitivement affable dans la belle âme de Lamartine, on doit peut-être à cette éducation paternelle de Belley de n'y avoir rien déposé de timide et de farouche, comme il est arrivé trop souvent chez d'autres natures sensibles de notre âge. Après le collège, vers 1809, Lamartine vécut à Lyon, et fit, je crois, dès ce temps, un premier voyage et séjour en Italie [1]. Il fut ensuite à Paris, s'y laissa aller, bien

1. Il visita en effet l'Italie en 1810 et 1811, il dut y relire *Corinne*, et lui-même (dans ses *Destinées de la Poésie*) a confessé et proclamé cette influence de madame de Staël. — Il faut dire que les confidences biographiques données depuis par Lamartine laissent encore à désirer pour les époques précises; il n'est pas l'homme des dates.

qu'avec décence, à l'entraînement des amitiés et de la jeunesse, distrait de ses principes, obscurci dans ses croyances, jamais impie ni raisonneur systématique; versifiant beaucoup dès lors, jusque dans ses lettres familières, songeant à la gloire poétique, à celle du théâtre en particulier; d'ailleurs assez mécontent du sort et trouvant mal de quoi satisfaire à ses goûts innés de noble aisance et de grandeur. La fortune, en effet, qu'il obtint plus tard de son chef par héritage d'un oncle, n'était pas près de lui venir, et, comme tous les fils de famille, il sentait quelque gêne de sa dépendance. En 1813, sa santé s'étant altérée, il revit l'Italie; un certain nombre de vers des *Méditations* et beaucoup de souvenirs dont le poète a fait usage par la suite datent de ce voyage: *le Premier Regret* des *Harmonies* s'y rapporte probablement. La chute de l'Empire et la Restauration apportèrent de notables changements dans la destinée de Lamartine. Il était né et avait grandi dans des sentiments opposés à la Révolution: il n'avait jamais adopté l'Empire et ne l'avait pas servi. En 1814, il entra dans une compagnie des gardes du corps. Son royalisme pourtant se conciliait déjà avec des idées libérales et constitutionnelles: il avait même composé une brochure politique dans ce sens, qui ne fut pas publiée, faute de libraire. Après les Cent-Jours, Lamartine ne reprit point de service: une

passion partagée, dont il a éternisé le céleste objet sous le nom d'Elvire, semble l'avoir occupé tout entier à cette époque. Nous nous garderons de soulever le plus léger coin du voile étincelant et sacré dont brille de loin aux yeux cette mystérieuse figure. Nous nous bornerons à remarquer qu'Elvire n'a point fait avec son poète le voyage d'Italie, et que le lac célébré n'est autre que celui du Bourget. Toutes les scènes qui ont pour cadre l'Italie, principalement dans les secondes *Méditations,* ne se rapportent donc pas originairement à l'idée d'Elvire, à laquelle je les crois antérieures [1]; ou bien elles auront été combinées, transposées sur son souvenir par une fiction ordinaire aux poètes. La mort d'Elvire, une maladie mortelle de l'amant [2], son retour à Dieu, le sacrifice qu'il fait, durant sa maladie, de poésies anciennes et moins graves, quoique assurément avouables devant les hom-

1. Toutes ne sont pas antérieures. Je conjecture que l'élégie intitulée *Tristesse : Ramenez-moi, disais-je, etc., etc.*, peut remonter jusqu'à 1813. Mais *Ischia*, le *Chant d'Amour*, la première partie des *Préludes*, comme aussi la dédicace de *Childe-Harold*, eurent pour objet d'inspiration la personne si rare qui est devenue la compagne des destinées de M. de Lamartine.

2. On lit vers le début du *Voyage en Orient :* « J'emmène avec » moi M. Amédée de Parseval; nous avons été liés dès notre plus » tendre jeunesse par une affection qu'aucune époque de notre vie n'a » trouvée en défaut... Quand j'étais, il y a quinze ans, à Paris, seul, » malade, ruiné, désespéré, mourant, il passait les nuits à veiller au- » près de ma lampe d'agonie. »

mes, tels sont les événements qui précèdent l'apparition des *Méditations poétiques*, laquelle eut lieu dans les premiers mois de 1820. Le succès soudain qu'elles obtinrent fut le plus éclatant du siècle depuis le *Génie du Christianisme;* il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir. Le nom de l'auteur, qui ne se trouvait pas sur la première édition, devint instantanément glorieux : mille fables, mille conjectures empressées s'y mêlèrent. Docile aux désirs de sa famille, Lamartine profita de sa réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique, et il fut attaché à la légation de Florence. La renommée, un héritage opulent, un mariage conforme à ses goûts et où il devait rencontrer un dévouement de chaque jour, tout lui arriva presque à la fois ; sa vie depuis ce temps est trop connue, trop positive, pour que nous y insistions. Dans le peu que nous avons essayé d'en dire, relativement aux années antérieures, on trouvera que nous avons été bien sobre et bien vague ; mais nous croyons n'avoir rien présenté sous un faux jour. Lamartine est de tous les poëtes célèbres celui qui se prête le moins à une biographie exacte, à une chronologie minutieuse, aux petits faits et aux anecdotes choisies. Son existence large, simple, négligemment tracée, s'idéalise à distance et se compose en massifs lointains, à la façon des vastes paysages qu'il a prodigués. Dans sa vie comme dans ses tableaux, ce qui

domine, c'est l'aspect verdoyant, la brise végétale ; c'est la lumière aux flancs des monts, c'est le souffle aux ombrages des cimes. Il est permis, en parlant d'un tel homme, de s'attacher à l'esprit des temps plutôt qu'aux détails vulgaires qui, chez d'autres, pourraient être caractéristiques. Tout lyrique qu'il est, il a peu de retours, peu de ces regards profonds en arrière qui décèlent toujours une certaine lassitude et le vide du moment. Il décore çà et là quelques endroits de son passé; il rallume de loin en loin, au soir, ses feux mourants sur quelque colline, puis les abandonne ; l'espérance et l'avenir l'appellent incessament; il se dit :

Mais loin de moi ces temps ! que l'oubli les dévore !
Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été?

A l'ami qui l'interroge avec une curieuse tendresse, il répond :

Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon cœur au tien,
Je renoue en ces vers notre intime entretien ;
Tu demandes de moi les haltes de ma vie ?
Le compte de mes jours?... Ces jours, je les oublie ;
Comme le voyageur quand il a dénoué
Sa ceinture de cuir, etc.

A une distance plus rapprochée des premières *Méditations*, il pouvait sembler du moins que l'image d'Elvire dominait sa vie, qu'elle en était l'accident essentiel, la romanesque et poétique inspiration, et qu'à mesure qu'il s'éloignerait d'elle tout en lui pâlirait. Le public qui aime assez les belles choses, à condition qu'elles passeront vite, se l'était si fort imaginé ainsi, que, durant plusieurs années, à chaque nouvelle publication de Lamartine, c'était un murmure peu flateur où l'étourderie entrait de concert avec l'envie et la bêtise : on avait l'air de vouloir dire que l'astre baissait. Mais en avançant encore davantage, en contemplant surtout ce dernier et incomparable développement des *Harmonies*, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Le poète chez Lamartine était né avant Elvire et lui a survécu; le poète chez Lamartine n'était subordonné à rien, à personne, pas même à l'amant. D'autres sont plus amants que poètes : un amour particulier les inspire, les arrache de terre, les élève à la poésie ; cet amour mort en eux il convient qu'ils s'envelissent aussi et qu'ils se taisent. Lamartine, lui, était poète encore plus qu'amant : sa blessure d'amour une fois fermée, sa source vive de poésie a continué de jaillir par plus d'endroits de sa poitrine, et plus abondante. Il existait avant sa passion, il s'est retrouvé après, avec ses grandes facul-

tés inoccupées, irrassasiables, qui s'élançaient vers la suprême poésie, c'est-à-dire vers l'Amour non déterminé, vers la Beauté *qui n'a ni séjour, ni symbole, ni nom:*

Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours, par d'autres remplacées,
Et ne redescendent jamais!

On a dit que Lamartine s'adressait à l'âme encore plus qu'au cœur: cela est vrai, si par l'âme on entend, en quelque sorte, le cœur plus étendu et universalisé. Dans les femmes qu'il a aimées, même dans Elvire, Lamartine a aimé un constant idéal, un être angélique qu'il rêvait, l'immortelle Beauté en un mot, l'Harmonie, la Muse. Qu'importent donc quelques détails de sa vie! Dans sa vocation invincible, cette vie n'était pas à la merci d'un heureux hasard: il ne pouvait manquer un jour ou l'autre de conquérir lui-même en plein et de faire retentir par le monde son divin organe. La nuée de colombes pressées, dont il parle, devait tôt ou tard s'échapper bruyamment de son sein.

Cependant l'absence habituelle où Lamartine vécut loin de Paris et souvent hors de France, durant les dernières années de la Restauration, le silence prolongé qu'il garda après la publication de son *Chant d'Harold*, firent tomber les clameurs des critiques qui se rejetèrent sur d'autres poètes plus présents : sa renommée acheva rapidement de mûrir. Lorsqu'il revint au commencement de 1830 pour sa réception à l'Académie française et pour la publication de ses *Harmonies*, il fut agréablement étonné de voir le public gagné à son nom et familiarisé avec son œuvre. C'est à un souvenir de ce moment que se rapporte la pièce de vers suivante, dans laquelle on a tâché de rassembler quelques impressions déjà anciennes, et de reproduire, quoique bien faiblement, quelques mots échappés au poète, en les entourant de traits qui peuvent le peindre. — A lui, au sein des mers brillantes où ils ne lui parviendront pas, nous les lui envoyons, ces vers, comme un vœu d'ami durant le voyage !

Un jour, c'était au temps des oisives années
Aux dernières saisons, de poésie ornées
Et d'art, avant l'orage où tout s'est dispersé,
Et dont le vaste flot, quoique rapetissé,
Avec les rois déchus, les trônes à la nage,
A pour longtemps noyé plus d'un secret ombrage,

Silencieux bosquets mal à propos rêvés,
Terrasses et balcons, tous les lieux réservés,
Tout ce Delta d'hier, ingénieux asile,
Qu'on devait à quinze ans d'une onde plus facile !

De retour à Paris après sept ans, je crois,
De soleils de Toscane ou d'ombre sous tes bois,
Comptant trop sur l'oubli, comme durant l'absence,
Tu retrouvais la gloire avec reconnaissance.
Ton merveilleux laurier sur chacun de tes pas
Étendait un rameau que tu n'espérais pas ;
L'écho te renvoyait tes paroles aimées ;
Les moindres des chansons anciennement semées
Sur ta route en festons pendaient comme au hasard ;
Les oiseaux par milliers, nés depuis ton départ,
Chantaient ton nom, un nom, de tendresse et de flamme,
Et la vierge, en passant, le chantait dans son âme.
Non, jamais toit chéri, jaloux de te revoir,
Jamais antique bois où tu reviens t'asseoir,
Milly, ses sept tilleuls ; Saint-Point, ses deux collines,
N'ont envahi ton cœur de tant d'odeurs divines,
Amassé pour ton front plus d'ombrage, et paré
De plus de nids joyeux ton sentier préféré !
Et dans ton sein coulait cette harmonie humaine,
Sans laisser d'autre ivresse à la lèvre sereine

Qu'un sourire suave, à peine s'imprimant;
Ton œil étincelait sans éblouissement,
Et ta voix mâle, sobre et jamais débordée,
Dans sa vibration marquait mieux chaque idée!

Puis, comme l'homme aussi se trouve au fond de tout,
Tu ressentais parfois plénitude et dégoût.
— Un jour donc, un matin, plus las que de coutume,
De tes félicités repoussant l'amertume,
Un geste vers le seuil qu'ensemble nous passions:
« Hélas! t'écriais-tu, ces admirations,
» Ces tributs accablants qu'on décerne au génie,
» Ces fleurs qu'on fait pleuvoir quand la lutte est finie.
« Tout ces yeux rayonnants éclos d'un seul regard,
» Ces échos de sa voix, tout cela vient trop tard!
» Le dieu qu'on inaugure en pompe au Capitole
» Du dieu jeune et vainqueur n'est souvent qu'une idole!
» L'âge que vont combler ces honneurs superflus
» S'en repaît, — les sent mal,— ne les mérite plus!
» Oh! qu'un peu de ces chants, un peu de ces couronnes,
» Avant les pâles jours, avant les lents automnes,
» M'eût été dû plutôt à l'âge efflorescent,
» Où jeune, inconnu, seul avec mon vœu puissant,
» Dans ce même Paris cherchant en vain ma place,
» Je n'y trouvais qu'écueils, fronts légers ou de glace,

» Et qu'en diversion à mes vastes désirs,
» Empruntant du hasard l'or qu'on jette aux plaisirs,
» Je m'agitais au port, navigateur sans monde,
» Mais aimant, espérant, âme ouverte et féconde !
» Oh ! que ces dons tardifs où se heurtent mes yeux
» Devaient m'échoir alors, et que je valais mieux ! »

Et le discours bientôt sur quelque autre pensée
Échappa, comme une onde au caprice laissée ;
Mais ce qu'ainsi ta bouche aux vents avait jeté,
Mon souvenir profond l'a depuis médité.

Il a raison, pensais-je, il dit vrai, le poète !
La jeunesse emportée et d'humeur indiscrète
Est la meilleure encor ; sous un souffle jaloux
Elle aime à rassembler tout ce qui flotte en nous
De vif et d'immortel ; dans l'ombre ou la tempête
Elle attise, en marchant, son brasier sur sa tête :
L'encens monte et jaillit ! Elle a foi dans son vœu ;
Elle ose la première à l'avenir en feu,
Quand, chassant le vieux Siècle, un nouveau s'initie,
Lire ce que l'éclair lance de prophétie.
Oui la jeunesse est bonne ; elle est seule à sentir
Ce qui, passé trente ans, meurt, ou ne peut sortir,

Et devient comme une âme en prison dans la nôtre ;
La moitié de la vie est le tombeau de l'autre ;
Souvent tombeau blanchi, sépulcre décoré,
Qui reçoit le banquet pour l'hôte préparé.
C'est notre sort à tous ; tu l'as dit, ô grand homme !
Eh ! n'étais-tu pas mieux celui que chacun nomme,
Celui que nous cherchons, et qui remplit nos cœurs,
Quand par delà les monts d'où fondent les vainqueurs,
Dès les jours de Wagram, tu courais l'Italie,
De Pise à Nisita promenant ta folie,
Essayant la lumière et l'onde dans ta voix,
Et chantant l'oranger pour la première fois ?
Oui, même avant la corde ajoutée à ta lyre,
Avant le *Crucifix*, le *Lac,* avant Elvire,
Lorsqu'à regret rompant tes voyages chéris,
Retombé de Pæstum aux étés de Paris,
Passant avec Jussieu [1] tout un jour à Vincennes
A tailler en sifflets l'aubier des jeunes chênes ;
De Talma, les matins, pour *Saül,* accueilli ;
Puis retournant cacher tes hivers à Milly,
Tu condamnais le sort, — oui, dans ce temps-là même
(Si tu ne l'avais dit, ce serait un blasphème),
Dans ce temps, plus d'amour enflait ce noble sein

1. M. Laurent de Jussieu, l'un des plus anciens amis de M. de Lamartine.

Plus de pleurs grossissaient la source sans bassin,
Plus de germes errants pleuvaient de ta colline,
Et tu ressemblais mieux à notre Lamartine!
C'est la loi : tout poète à la gloire arrivé,
A mesure qu'au jour son astre s'est levé,
A pâli dans son cœur. Infirmes que nous sommes!
Avant que rien de nous parvienne aux autres hommes,
Avant que ces passants, ces voisins, nos entours,
Aient eu le temps d'aimer nos chants et nos amours,
Nous-mêmes déclinons! comme au fond de l'espace
Tel soleil voyageur qui scintille et qui passe,
Quand son premier rayon a jusqu'à nous percé,
Et qu'on dit : *Le voilà*, s'est peut-être éclipsé!
Ainsi d'abord pensais-je ; armé de ton oracle,
Ainsi je rabaissais le grand homme en spectacle ;
Je niais son midi manifeste, éclatant,
Redemandant l'obscur, l'insaisissable instant.
Mais en y songeant mieux, revoyant sans fumée,
D'une vue au matin plus fraîche et ranimée,
Ce tableau d'un poète harmonieux, assis
Au sommet de ses ans, sous des cieux éclaircis,
Calme, abondant toujours, le cœur plein, sans orage,
Chantant Dieu, l'univers, les tristesses du sage,
L'humanité lancée aux Océans nouveaux...,
— Alors je me suis dit : Non, ton oracle est faux ;

Non, tu n'as rien perdu ; non, jamais la louange,
Un grand nom, — l'avenir qui s'entr'ouvre et se range, —
Les générations qui murmurent : *C'est lui !*
Ne furent mieux de toi mérités qu'aujourd'hui.
Dans sa source et son jet, c'est le même génie ;
Mais de toutes les eaux la marche réunie,
D'un flot illimité qui noierait les déserts,
Égale, en s'y perdant, la majesté des mers.
Tes feux intérieurs sont calmés, tu reposes ;
Mais ton cœur reste ouvert au vif esprit des choses.
L'or et ses dons pesants, la Gloire qui fait roi,
T'ont laissé bon, sensible, et loin autour de toi
Répandant la douceur, l'aumône et l'indulgence.
Ton noble accueil enchante, orné de négligence.
Tu sais l'âge où tu vis et ses futurs accords ;
Ton œil plane ; ta voile, errant de bords en bords,
Glisse au cap de Circé, luit aux mers d'Artémise ;
Puis l'Orient t'appelle, et sa terre promise,
Et le Mont trois fois saint des divines rançons !
Et de là nous viendront tes dernières moissons,
Peinture, hymne, lumière immensément versée,
Comme un soleil couchant ou comme une Odyssée !...

Oh ! non, tout n'était pas dans l'éclat des cheveux,
Dans la grâce et l'essor d'un âge plus nerveux,

Dans la chaleur du sang qui s'enivre ou s'irrite !
Le Poète y survit, si l'Ame le mérite ;
Le Génie au sommet n'entre pas au tombeau,
Et son soleil qui penche est encor le plus beau [1] !

Depuis les premières *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Lamartine est allé se développant avec progrès, dérivant de plus en plus de l'élégie à l'hymne, au poème pur, à la méditation véritable. Il y a bien de la grandeur dans son volume de 1820 ; il est merveilleusement composé sans le paraître ; le roman s'y glisse dans les intervalles de la religion ; l'Élégie éplorée y soupire près du Cantique déjà éblouissant. Le point central de ce double monde, à mi-chemin des Hauts-lieux et du Vallon, le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux, est le *Lac*, le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs. Rien ne saurait donc être plus achevé *en soi* que ce premier volume des *Médi-*

1. Les vœux que nous adressions pour le poète durant son voyage n'ont guère été favorablement entendus. Une fois déjà, tandis que dans une précédente épître (*Consolations*) nous l'appelions *heureux*, la perte affreuse de sa mère nous venait à l'instant démentir ; et, en cette seconde circonstance, ç'a été un de ces malheurs qu'on ne peut même nommer (la mort de sa fille unique) :

Dans l'Orient désert quel devint *son* ennui !

tations. Mais, depuis lors, le poète n'a cessé de s'étendre aux régions ultérieures dans des dimensions croissantes. Les secondes *Méditations* en offrent assez de preuves, *les Étoiles, les Préludes* par exemple. Et avec cela, elles ont l'inconvénient de toute transition, moins bien composées et un peu indécises dans leur ensemble. Le roman n'a pas disparu, la nacelle flotte toujours ; mais nous sommes à Ischia, mais ce n'est plus le nom d'Elvire que la brise murmure. Et pourtant Elvire elle-même revient : *le Crucifix* l'atteste en assez immortels accents. Pourquoi donc alors ce *Chant d'Amour* tout aussitôt après *le Crucifix?* Poétiquement, cela ne peut pas être. Les secondes *Méditations* ne finissent pas, ne s'accomplissent pas comme les premières ; elles ouvrent un chant nouveau, indéfini, plus serein, plus paisible et lumineux ; elles laissent entrevoir la consolation, l'apaisement dans l'âme du poète ; mais elles n'apaisent pas le lecteur. Par beaucoup de détails, par le style, par le souffle et l'ampleur des morceaux pris séparément, elles sont souvent supérieures aux premières *Méditations ;* comme ensemble, comme volume définitif, j'aime mieux les premières. *La Mort de Socrate* et surtout *le Dernier Chant d'Harold* sont d'admirables méditations encore, avec un flot qui toujours monte et s'étend, mais avec l'inconvénient grave d'un cadre historique donné et de personnages d'ailleurs

connus : or, Lamartine, le moins dramatique de tous les poètes, ne sait et ne peut parler qu'en son nom. C'est donc aux *Harmonies* qu'il faut venir, pour le voir se déployer tout à l'aise, sans mélange ni entourage, dans l'effusion de sa grande manière. Là, l'élégie, la scène circonscrite, la particularité individuelle, n'existent presque plus ; je n'entends qu'une voix générale qui chante pour toutes les âmes encore empreintes, à quelque degré, de christianisme. Cette voix chante les beautés et les dangers de la nuit, l'ivresse virginale du matin, l'oraison mélancolique des soirs ; elle devient la douce prière de l'enfant au réveil, l'invocation en chœur des orphelins, le gémissement plaintif des souvenirs en automne, quand les feuilles jonchent la terre, et qu'au penchant de la vie soi-même, on suit coup sur coup les convois des morts. Elle exhale enfin, elle exprime dans *Novissima Verba* ces quarts d'heure de navrante agonie, qui, comme une horrible tentation ou un avertissement salutaire, s'emparent souvent des plus nobles mortels au sommet de l'existence, et les inondent d'une sueur froide, rapetissés soudain et criant grâce, au sein des félicités et de la gloire !

Lamartine avait d'abord une nacelle; il l'abritait, il la ramenait au rivage; il en détachait l'anneau par oubli ; il s'y balançait tout le jour, au gré de la vague amou-

reuse, le long d'un golfe bordé de myrtes et d'amandiers.

Bien des fois sans doute, bercé nonchalamment, il regardait le ciel, et sa pensée planait dans l'abîme d'azur; mais on avait là toujours à deux pas la terre, les fleurs, le bosquet du rivage, le phare allumé de l'amante. Puis la nacelle est devenue une barque plus hardie, plus confiante aux étoiles et aux larges eaux: le rivage s'est éloigné et a blanchi à l'horizon; mais de la rade on y revenait encore, on y recueillait encore de tendres ou cruels vestiges; on y voyait à chaque approche comme plusieurs phares scintillants qui vous rappelaient: c'était trop s'éloigner ou trop souvent revenir. La barque a fait place au vaisseau: ç'a été la haute mer cette fois, le départ majestueux et irrévocable; plus de rivages qu'au hasard, çà et là, et en passant; les cieux, rien que les cieux et la plaine sans bornes d'un Océan Pacifique. Le bon Océan sommeille par intervalles; il a de longs jours, des calmes monotones; on ne sait pas bien si l'on avance; mais quelle splendeur, même alors au poli de cette surface! quelle succession de tableaux à chaque heure des jours et des nuits! quelle variété miraculeuse au sein de la monotonie apparente! et à la moindre émotion, quel ébranlement redoublé de lames puissantes et douces, gigantesques, mais belles; et surtout, et toujours,

l'infini dans tous les sens, *profundum*, *altitudo*[1]!

En même temps que la matière et le fond ont augmenté chez Lamartine, le style et le nombre ont suivi sans peine et se sont tenus au niveau. Le rythme a serré davantage la pensée; des mouvements plus précis et plus vastes l'ont lancée à des buts certains; elle s'est multipliée à travers des images non moins naturelles et souvent plus neuves. En faisant ici la part de ce qu'il y a de spontané et d'évolutif dans ce progrès du talent, nous croyons qu'il nous est permis de noter une influence heureuse au dehors. Si, en effet, Lamartine resta tout à fait étranger au travail de style et d'art qui préoccupait alors quelques poètes, il ne restait nullement insensible aux prodigieux résultats qu'il en admirait chez son jeune et constant ami, Victor Hugo; son génie facile saisit à l'in-

1. A cette admiration de plus en plus sentie, je ne veux opposer qu'une pensée qui m'est familière, et qui exprime bien moins une restriction de louanges qu'une tristesse, peut-être bizarre, d'affection : « Les grands hommes, les grands écrivains et poètes, arrivés » à un certain point de leur carrière, sont comme ces fleuves démesurément larges à leur embouchure et trop ouvertement navigables. Tous les connaissent, et ils connaissent tous. C'est une banalité que leur gloire. Oh! que je les aime bien mieux plus haut, » plus proche de leur origine, presque infréquentés, quand leur cours » est si mystérieux, si voilé encore, que deux vieux saules penchés » sur chaque rive peuvent se toucher du front et leur servir de berceau ! » — C'est précisément cet endroit de fraîcheur et de mystère que les Anciens choisissaient de préférence pour y dresser un autel à la source sacrée, au dieu du fleuve.

stant même plusieurs secrets que sa négligence avait ignorés jusque-là. Quand le Cygne vit l'Aigle, comme lui dans les cieux y dessiner mille cercles sacrés, inconnus à l'augure, il n'eut qu'à vouloir, et, sans rien imiter de l'Aigle, il se mit à l'étonner à son tour par les courbures redoublées de son essor.

Un des caractères les plus propres à la manière de Lamartine, c'est une facilité dans l'abondance, une sorte de fraîcheur dans l'extase, et avec tant de souffle l'absence d'échauffement. S'il était possible d'assigner aux vrais poètes des heures naturelles d'inspiration et de chant, comme cela existe dans l'ordre de la création pour certains oiseaux harmonieux, nous dirions, sans trop de crainte de nous tromper, que Lamartine chante au matin, au réveil, à l'aurore (et réellement la plupart de ses pièces, celles même où il célèbre la nuit, sont écloses à ces premiers moments du jour ; il ébauche d'ordinaire en une matinée, il achève dans la matinée suivante). Il est presque évident, au contraire, qu'à part ce que la volonté impose à l'habitude, les heures instinctives où la voix éclate chez Victor Hugo doivent être celles du milieu du jour, du soleil embrasé, du couchant poudreux, ou encore de l'ombre fantastique et profonde. On devinerait, également, ce me semble, que de Vigny ne réveille l'écho de son sanctuaire embaumé qu'après l'heure dis-

crète de minuit, à la lueur de cette lampe bleuâtre qui éclaire Dolorida.

Lamartine a peu écrit en prose : pourtant son discours de réception à l'Académie française [1], sa brochure *de la Politique rationnelle*, un charmant morceau sur les Devoirs civils du curé, un discours à l'Académie de Mâcon, indiquent assez son aisance parfaite en ce genre, et avec quelle simplicité de bon sens jointe à la grâce et à l'inséparable mélodie sa pensée se déroule sous une forme à la fois plus libre et plus sévère. La brochure politique, ou plutôt philosophique, qu'il a publiée sur l'état présent de la société, indépendamment de ce vif désir du bien qui respire à chaque ligne, révèle en lui un coup d'œil bien ferme et bien serein au milieu des ruines récentes d'où tant de vaincus et de vainqueurs ne se sont pas relevés. Quoique attaché par des affections antiques aux dynasties à jamais disparues, quoique lié de foi et d'amour à ce Christianisme que la ferveur des peuples semble délaisser et qu'on dirait frappé d'un mortel égarement aux mains de ses Pontifes, M. de Lamartine pas plus que M. de La Mennais, ne désespère de l'avenir ; derrière les symptômes contraires qui le dérobent, il se le peint éga-

1. Ce discours et l'impression qu'il fit au moment même ont été appréciés avec quelque détail dans *le Globe* du 3 avril 1830.

lement tout embelli de couleurs chrétiennes et catholiques; mais, pas plus que le prêtre illustre, il ne distingue cet avenir, ce règne évangélique, comme il l'appelle, du règne de la vraie liberté et des nobles lumières. Heureux songe, si ce n'est qu'un songe ! Consolante perspective, digne du poète religieux qui veut allier l'enchaînement et l'essor, la soumission et la conquête, et qui conserve en son cœur le Dieu individuel, le Dieu fait homme, le Dieu nommé et prié dès l'enfance, sans rejeter pour cela le Dieu universel et presque sourd qui régénère l'humanité en masse par les épreuves nécessaires ! Assez d'hommes dans ce siècle, assez de cœurs et des plus grands, n'admettent désormais à leur usage que ce dernier aspect de Dieu, cet universalisme inexorable qui assimile la Providence à une loi fatale de la nature, à un vaste rouage, intelligent si l'on veut, mais devant lequel les individus s'anéantissent, à un char incompréhensible qui fauche et broie, dans un but lointain, des générations vivantes, sans qu'il en rejaillisse du moins sur chacun une destinée immortelle. Lamartine est plus heureux que ces hommes, qui pourtant sont eux-mêmes de ceux qui espèrent ; il est plus complètement religieux qu'eux ; il croit aussi fermement aux fins générales de l'humanité, il croit en outre aux fins personnelles de chaque âme. Il n'immole aux vastes pressentiments qu'il nourrit ni l'or-

dre continu de la tradition, ni la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la grâce, la prière, ces antiques aliments dont le rationalisme veut enfin sevrer l'humanité adulte. Sa suprême raison, à lui, n'est autre que l'éternel *logos*, le Verbe de Jean, incarné une fois et habitant perpétuellement parmi les hommes. Il ne conçoit les transformations de l'humanité, même la plus adulte, que sur le terrain de l'héritage du Christ, dans le champ sans limites, acheté et nommé de son sang, toujours en vue de la Croix, au pied de l'indéfectible mystère. — Tel que nous apparaissait Lamartine, lorsqu'hier sa voile s'enflait vers l'Orient; tel il nous reviendra bientôt, plus pénétré et plus affermi encore, après avoir touché le berceau sacré des grandes métamorphoses.

SAINTE-BEUVE.

Orléans, 1832.

SAÜL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

INÉDITE

PERSONNAGES

SAUL, roi d'Israël.
JONATHAS, fils de Saül.
MICHOL, fille de Saül.
DAVID, époux de Michol.
ABNER, général des armées de Saül.
ACHIMÉLEC, grand prêtre.
ESDRAS, écuyer de Jonathas.
La PYTHONISSE D'ENDOR.
Prêtres, Guerriers, Femmes.
Suite.

La scène est sur la montagne de Gelobé, dans le camp de Saül

ACTE PREMIER

On aime à voir comment la créature semblable à nous se débat avec la souffrance, y succombe, en triomphe, s'abat et se relève sous la puissance du sort.

Allem. de madame de STAËL.

Le théâtre représente un camp ; on voit d'un côté les tentes du roi ; de l'autre des rochers et des arbres ; des drapeaux, des trophées sont sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVID, seul, sans armes. Il est nuit.

DAVID.

Enfin je vous revois, lieux chers à ma mémoire !
Lieux autrefois remplis de bonheur et de gloire !
O palais des guerriers ! ô tentes où mon roi

Du salut d'Israël se reposait sur moi!
Et vous, drapeaux sacrés! et vous, armes royales
Que Saül confiait à ces mains filiales!
Après un si long temps d'exil et de malheurs,
Je vous vois, je vous touche et vous baigne de pleurs!...

Il embrasse les étendards et les trophées.

Invoquant de la nuit les ombres tutélaires,
Je rentre en fugitif au milieu de mes frères;
Je rentre, et nul guerrier ne reconnaît en moi
Ce David, le soutien, le gendre de son roi!
O Saül, ô mon maître! Et toi, Dieu redoutable
Dont la main m'éleva, dont la vigueur m'accable,
Que ne me laissais-tu dans mon obscurité?
Que mon bonheur fut court et fut trop acheté!
Élevé par mon prince au sein de sa famille,
Il m'approche du trône, il me donne sa fille;
Il me nomme son fils, et, par un prompt retour,
Il m'arrache l'objet de mon fidèle amour.
Jaloux d'un défenseur dont Dieu bénit les armes,
Pour sa propre puissance il ressent des alarmes,

Et je me vois trois ans proscrit de ces États
Que l'Éternel venait de sauver par mon bras...
C'en est trop, mes malheurs ont passé mon courage!
C'est languir trop longtemps dans ce honteux veuvage!
Quel que soit le succès de ce dernier effort,
Je viens redemander ou Michol ou la mort.

SCÈNE II.

DAVID, JONATHAS, *sortant des tentes du roi.*

JONATHAS, *à demi-voix.*

Le sommeil à la fin descend sur sa paupière;
Veillons!

Il entend les pas de David.

Qu'ai-je entendu? — Quel mortel téméraire
Ose franchir l'enceinte où repose son roi?
Guerrier, quel est ton nom?

DAVID.

Vive Israël! c'est moi!

JONATHAS.

C'est la voix de David!

DAVID, se jetant dans ses bras.

Oui, c'est lui, c'est ton frère,
O mon cher Jonathas!

JONATHAS.

David! qu'oses-tu faire?
Viens-tu braver du roi l'implacable courroux?

DAVID.

Je viens pour le fléchir, ou tomber sous ses coups.

JONATHAS.

Tes ennemis ici veillent pour sa vengeance.

DAVID.

L'appui des innocents veille pour ma défense.

JONATHAS.

Les pièges de la mort environnent tes pas.

DAVID.

Ah! qui vit dans l'exil, ami, ne la craint pas!
Banni, persécuté, privé de ma patrie,
Errant loin de Michol, que m'importe la vie?
Que m'importent des jours traînés dans les déserts,
Loin du saint tabernacle et du Dieu que je sers?

JONATHAS.

Et si, dernier soutien du peuple qui l'adore,
Dieu réservait ton bras pour le sauver encore?

DAVID.

Au secours d'Israël que ne puis-je l'offrir?

JONATHAS.

C'est ainsi seulement que David doit mourir.
Tu sais de quels fléaux le ciel, qui nous accable,
Trouble les derniers jours d'un prince misérable;
Cet État, si longtemps affermi par ta main,
Depuis qu'il t'a perdu penche vers son déclin;
Chaque jour nous enlève un reste de puissance,
Chaque pas nous entraîne à notre décadence,

Et par tant de revers nos vainqueurs enhardis
Partagent en espoir nos funestes débris.
Le Philistin triomphe, et Juda, sans courage,
Tend ses mains sans défense aux fers de l'esclavage;
Il touche à ces moments prédits par Samuel
Où le Jourdain verra les filles d'Israël,
D'un vainqueur insolent malheureuses captives,
S'asseoir loin de Gessen et pleurer sur ses rives.
Il ne nous reste plus qu'un noyau de soldats
Qui dispute Israël, et ne le sauve pas;
A des vainqueurs surpris de leur propre victoire
Ils imposent encor par un reste de gloire;
Mais de l'arche de Dieu les derniers défenseurs
Combattent sans espoir et tombent sans vengeurs.

DAVID.

Sans vengeurs! et je vis! Il leur en reste encore.

JONATHAS.

Dieu ne se souvient plus du peuple qui l'adore;
Israël, autrefois l'objet de son amour,
Le jour qui va paraître est-il ton dernier jour?

DAVID.

Que dis-tu?

JONATHAS.

Que demain le combat recommence;
Qu'aux pieds de Gelboé le Philistin s'avance,
Et que, de toutes parts d'ennemis entourés,
Il faut vaincre ou périr.

DAVID.

Chers amis, vous vaincrez!
Vous vaincrez, ou David, couché sur la poussière,
Aura mêlé son sang au pur sang de son frère.
Viens, que Saül en moi retrouve enfin son fils!

JONATHAS.

Garde-toi de t'offrir à ses regards surpris!
Crains d'éveiller en lui cette fureur soudaine
Dont le bouillant transport à ton seul nom l'entraîne;
Attends que son esprit, par nos soins éclairé,
De ses préventions revienne par degré;
Laisse agir de Michol la tendresse prudente;

Voici l'heure où, quittant le repos de sa tente,
Quand sa douleur fidèle a chassé le sommeil,
Elle vient de Saül attendre le réveil,
Aux forêts, à la nuit confier ses alarmes,
Adresser au Seigneur sa prière et ses larmes,
Et se plaignant au ciel, sans accuser son roi,
Lui présenter les vœux qu'elle forme pour toi !
Aux transports accablants que causerait ta vue
Laisse-moi préparer son âme trop émue.
Laisse... Mais la voici.

DAVID.

C'est elle, je l'entends,
Ah ! je la reconnais au trouble que je sens !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MICHOL, dans l'obscurité.

MICHOL, sans voir Jonathas.

L'astre des nuits à peine a fini sa carrière,
Et déjà le sommeil a fui de ma paupière !
O nuit, ô doux sommeil, tout ressent vos bienfaits,
Hélas! et mes yeux seuls ne les goûtent jamais.

Elle tombe à genoux près de l'arche.

Toi que j'invoque en vain, toi dont la main puissante
A semé de ces feux la voûte éblouissante,

Toi, de qui la parole a formé les humains
Pour servir de spectacle à tes regards divins,
O Dieu! si de ce trône ardent, inaccessible,
Où se cache à nos yeux ta majesté terrible,
Tu daignes abaisser tes regards jusqu'à nous,
Vois une amante en pleurs tombant à tes genoux,
Vois ce cœur déchiré qui saigne et qui t'implore
Au pied du tabernacle où tu veux qu'on t'adore,
T'offrir, sans se lasser de tes cruels refus,
Des vœux toujours soumis et jamais entendus,
Vois en pitié ce peuple accablé de misère,
Vois en pitié ce roi que poursuit ta colère!
A ce peuple abattu rends la vie, ô Seigneur,
Rends ta force à Saül, et David à mon cœur.

Elle se relève.

Quoi! le ciel aurait-il écouté ma prière?
Je sens que ma tristesse en devient moins amère :
Il semble qu'en mon cœur une invisible main
Verse un baume inconnu qui rafraîchit mon sein!
Quel pouvoir assoupit le feu qui me dévore?
Est-ce un premier regard de ce Dieu que j'implore?

Est-ce un rayon d'espoir qui descend dans mon cœur?
Mais pour moi l'espérance, hélas! n'est qu'une erreur.

Avec plus d'abattement.

O David! que fais-tu? dans quel climat barbare
Gémis-tu, loin de moi, du sort qui nous sépare?
Quels monts ou quels rochers cachent tes tristes jours?
Dans quel désert languit l'objet de mes amours?
Seul, au fond des forêts, peut-être à la même heure,
Il lève au ciel ses mains, il m'appelle, il me pleure!
Il pleure, et nos soupirs, autrefois confondus,
Emportés par les vents, ne se répondent plus.
Ah! pour moi, jusqu'au jour où la main de mon père
Aura fermé mes yeux lassés de la lumière,
Redemandant David et lui tendant les bras,
Mes yeux de le pleurer ne se lasseront pas.

JONATHAS, *s'avançant vers Michol.*

Épouse de David, que le Dieu de nos pères
Vous comble dans ce jour de ses bontés prospères!

MICHOL.

Pourquoi me parlez-vous des bontés du Seigneur?
Je n'ai depuis longtemps connu que sa rigueur.

JONATHAS.

Le Seigneur est sévère et n'est pas inflexible :
Aux cris de l'innocence il se montre sensible,
Il abat, il relève, il console, il punit,
Tel aujourd'hui l'accuse, et demain le bénit.

MICHOL.

J'adore sa justice et ne puis la comprendre :
La voix d'un cœur brisé n'a pu s'en faire entendre;
Il m'a ravi la joie, et la tombe aujourd'hui
Est le dernier bienfait que j'attende de lui.

JONATHAS.

Mais si ce Dieu, ma sœur, lassé de sa colère,
Jetait sur Israël un regard moins sévère?
S'il désarmait son bras, s'il ramenait à nous
Le vengeur de Juda, mon espoir, votre époux?
Si David...?

MICHOL.

Ah! cruel, quel est donc ce langage?
Pourquoi d'un tel bonheur me rappeler l'image?

Arraché de mes bras depuis un si long temps,
David est-il encore au nombre des vivants?

JONATHAS.

Eh bien, apprenez donc le sujet de ma joie :
Il vit...

MICHOL.

Il vit, ô ciel!

JONATHAS.

Et Dieu vous le renvoie.

MICHOL.

Est-il vrai? quoi! David...? — Ne me trompez-vous pas?
Je reverrais David?

DAVID, s'élançant du bosquet où il était caché.

David est dans tes bras.

MICHOL.

Dieu! n'est-ce point un songe? Est-il vrai que je veille?
David! quoi! c'est sa voix qui frappe mon oreille?

Je le vois, je le touche. Oh ! Dieu qui me le rends,
Ah ! laisse-moi mourir dans ses embrassements.

DAVID.

Une seconde fois s'il faut que je la pleure,
Dieu qui vois mon délire, ô Dieu, fais que je meure !

JONATHAS, à David.

Non, rien ne saurait plus l'arracher de tes bras !

MICHOL.

Non, nous mourrons ensemble, ou je suivrai tes pas !
Mais parle, qu'as-tu fait? dans quel climat sauvage
As-tu caché tes jours pendant ce long veuvage?
Quel Dieu te protégea? quel Dieu t'a ramené?

DAVID.

Hélas ! traînant partout mon sort infortuné,
Quels bords n'ont pas été témoins de ma misère?
J'ai porté ma fortune aux deux bouts de la terre.
D'abord, loin des humains, seul avec ma douleur,

J'ai cherché les déserts, et j'en aimai l'horreur;
Des profondes forêts j'aimai les vastes ombres.
Les monts et les rochers et leurs cavernes sombres
M'ont vu, pendant deux ans, troublant leur triste paix,
Disputer un asile aux monstres des forêts,
Arracher aux lions leur dépouille sanglante,
Et me nourrir, comme eux, d'une chair palpitante.
Parfois, lorsque la nuit enveloppait les cieux,
Je gravissais les monts qui dominent ces lieux,
Et, parcourant de loin cette immense étendue,
Je revoyais la terre à mes yeux si connue.
La lune, me prêtant ses paisibles clartés,
Me montrait les vallons par mon peuple habités,
La plaine où tant de gloire illustra mon jeune âge,
Et du fleuve sacré le fertile rivage;
Sur son cours fortuné j'attachais mes regards,
Et mes yeux de Sion distinguaient les remparts.
« Voilà Sion, disais-je, et voici la demeure
Où soupire Michol, où Jonathas me pleure :
Tout ce qui me fut cher habite dans ces lieux. »
Et je ne pouvais plus en détacher mes yeux.
Enfin, las de traîner ma honteuse existence.

Dans mes oisives mains je ressaisis ma lance,
Et, brûlant de trouver un illustre trépas,
J'allai chercher la mort au milieu des combats.
J'allai chercher la mort, je rencontrai la gloire,
Je volai comme ici de victoire en victoire;
Plus d'un peuple étonné me demanda pour roi;
J'ai préféré mourir à régner loin de toi,
Et je reviens enfin, à mes serments fidèle,
Vaincre pour ma patrie ou tomber avec elle.

MICHOL.

Mais sais-tu...

DAVID.

Je sais tout et ne redoute rien.
Ce bras est votre appui, mon Dieu sera le mien.

MICHOL.

Mais Saül...

DAVID.

Ses malheurs l'auront changé peut-être.

JONATHAS.

Fuis ! les moments sont chers, et le roi va paraître ;
Que ce bocage épais te dérobe à ses yeux !

David se retire.

MICHOL.

Après tant d'infortune, attendons tout des cieux.

SCÈNE IV.

MICHOL, JONATHAS, SAUL.

SAUL, sortant de sa tente.

L'ombre fuit, et la terre a salué l'aurore;
Quand le Dieu d'Israël me regardait encore,
Chaque jour m'annonçait un bienfait du Seigneur;
Chaque jour maintenant m'apporte son malheur.
Quand le flambeau des cieux va finir sa carrière,
Je crains l'ombre : il revient, et je hais la lumière.
Mais qui cache aujourd'hui son disque pâlissant?
O ciel! il s'est voilé d'un nuage de sang!

D'une clarté livide il couvre la nature.
Voyez les eaux, le ciel, les rochers, la verdure,
Tout ne se peint-il pas d'une horrible couleur?
— Soleil, je te comprends, et je frémis d'horreur.

MICHOL.

Mon père, calmez-vous, jamais sur la nature
L'aurore n'a paru plus sereine et plus pure.

JONATHAS.

Oh! mon roi, quel prestige a fasciné vos yeux?
Jamais un jour plus beau n'a brillé dans les cieux.

SAUL.

Qui me soulagera du poids de ma vieillesse?
Hélas! qui me rendra les jours de ma jeunesse?
Aux plaines de Gessen qui conduira mes pas?
Qui me rendra ma force au milieu des combats?
Qui me rendra ces temps où, dans le sang trempée,
Brillait comme l'éclair ma formidable épée;
Où, comme un vil troupeau dispersé devant nous,

Le superbe étranger embrassait mes genoux?
Autrefois tous mes jours se levaient sans nuage;
Tel qu'un jeune lion amoureux du carnage,
Chaque jour j'attaquais un ennemi nouveau,
Chaque jour m'apportait un triomphe plus beau ;
Israël reposait à l'ombre de mes tentes;
Je chargeais ses autels de dépouilles sanglantes,
Et le peuple de Dieu, couronnant son vengeur,
Disait : Gloire à Saül! — et moi : Gloire au Seigneur!

Un moment de silence.

Et maintenant qui suis-je? Une ombre de moi-même,
Un roi qu'on abandonne à son heure suprême.
Combattant vainement cette fatalité,
Ce pouvoir inconnu par qui je suis dompté,
Persécuté, puni, sans connaître mon crime,
Par une main de fer entraîné dans l'abîme,
Triste objet de pitié, de mépris ou d'effroi,
L'esprit du Dieu vivant s'est retiré de moi...

MICHOL.

O mon père, éloignez cette horrible pensée.

JONATHAS.

Rappelez, ô mon roi, votre vertu passée !
Soyez toujours Saül ! Qu'Israël aujourd'hui
Retrouve en vous son roi, son vengeur, son appui !
Ramenez la fortune au bruit de votre gloire.

SAUL.

Malheureux, est-ce à moi qu'on parle de victoire?
Va ! loin des cheveux blancs la victoire s'enfuit;
Va ! je traîne partout le malheur qui me suit !
Ce bras est impuissant pour sauver ma couronne :
Dieu la mit sur mon front, mais ce Dieu m'abandonne,
Et partout un abîme est ouvert sous mes pas.

JONATHAS.

Nous fléchirons le ciel.

SAUL.

On ne le fléchit pas.
Inexorable, au gré de son ordre suprême,
Il conduit les mortels, les peuples, les rois même,

Aveugles instruments de ses secrets desseins;
Tout tremble devant nous, nous tremblons dans ses mains!
Sous les doigts du potier l'argile est moins soumise,
Et Dieu, quand il lui plaît, nous rejette et nous brise.
Il m'a brisé, mon fils, j'ai régné, j'ai vécu,
Bientôt ma race et moi nous aurons disparu.

JONATHAS.

D'où vous vient, ô mon roi, cet effrayant augure?

SAUL.

Va! je lis mon arrêt sur toute la nature!
Un fantôme implacable agite mon sommeil,
Un fantôme implacable assiège mon réveil;
Mille songes affreux, sans liaison, sans suite,
Sont présents à toute heure à mon âme interdite.
— Un jeune homme expirant sous un coup inhumain,
— Un vieillard malheureux se perçant de sa main,
— Un trône en poudre, un roi dont le destin s'achève,
— Un astre qui s'éteint, un astre qui se lève,
— De la joie et du sang, un triomphe, un cercueil,
— Et des chants de victoire et des accents de deuil!...

Ce désordre confus et ces sombres images
Peut-être du sommeil sont-ils les vains ouvrages?
J'ai fait pour les lier des efforts superflus...
Mon fils! depuis longtemps Dieu ne m'éclaire plus.

JONATHAS.

Demandez-lui, Seigneur, sa force et sa lumière;
Espérez tout de lui!

SAUL.

Que veux-tu que j'espère?
Où sont mes défenseurs, où sont mes compagnons?
Le glaive a moissonné leurs vaillants bataillons :
Au milieu des combats ils sont tombés sans vie;
Je foule leur poussière, et je leur porte envie.
Ils sont morts dans leur gloire en vengeant leur pays :
C'est moi qu'il faut pleurer, puisque je leur survis.
Quel appui, Dieu puissant, reste-t-il à ta cause?
Sur quel héros faut-il que mon bras se repose?
Un vieillard, un enfant, une femme et des pleurs...
Voilà tout mon espoir et tous mes défenseurs!

MICHOL.

Il en restait un autre

SAUL.

Et qui donc ?

JONATHAS.

O mon père,
N'aviez-vous pas deux fils ? n'avais-je pas un frère ?

SAUL.

Ah ! que me dites-vous ? regrets trop superflus !
David était mon fils ; hélas ! il ne l'est plus :
David n'est plus mon fils ! Ah ! s'il l'était encore ;
S'il entendait la voix du vieillard qui t'implore,
Si le Seigneur pour nous armait encor sa main
De la fronde sacrée ou du glaive divin,
Il rendrait à mes sens la force et la lumière ;
Et l'ennemi, perdant son arrogance altière,
Sous nos coups réunis tomberait aujourd'hui !
Car David est ma force, et Dieu marche avec lui.

Mais j'ai brisé moi-même un appui si fidèle,
C'èst par des attentats que j'ai payé son zèle...
David n'est plus mon fils, je l'ai trop outragé ;
Si mon malheur le venge, il est assez vengé.

JONATHAS.

A ce héros, seigneur, rendez plus de justice!
Ah ! s'il savait son prince au bord du précipice,
Ce héros généreux viendrait, n'en doutez pas,
Se venger de vos torts en vous offrant son bras.

SAUL.

Oui, tu dis vrai, sans doute, et ce cœur magnanime
Est fait pour concevoir un dessein si sublime ;
Mais séparé de nous, au fond de ses déserts
Il n'a point entendu le bruit de nos revers;
Il ne reviendra pas me ramener ma gloire.

JONATHAS.

Eh bien ! seigneur, eh bien! ce que vous n'osez croire,

Ce fils reconnaissant pour vous l'a déjà fait.

SAUL.

Il est ici!... D'où vient qu'il se cache et se tait?

JONATHAS.

David, humble et tremblant, attend dans le silence
Que son père et son roi l'admette en sa présence.

SAUL.

Quoi! David?

JONATHAS.

Oui, David, en ce danger pressant,
Vient vous offrir sa tête ou vous donner son sang!

SAUL.

Ah! béni soit le ciel qui vers nous le renvoie!
David, où donc es-tu? Courez, que je le voie;
Je brûle de serrer dans mes bras attendris
Le salut d'Israël, mon vengeur et mon fils!

Micho et Jonathas se retirent.

SCÈNE V.

SAUL, seul.

Je vais donc le revoir ! Jour heureux et terrible !
Pour un cœur grand et fier, oh ! Dieu ! qu'il est pénible
De s'offrir dans l'opprobre et dans l'adversité
Aux regards d'un héros qu'on a persécuté !
Mais que dis-tu, Saül ? dans ce moment suprême,
Sois juste ! et tu seras plus grand qu'il n'est lui-même.

SCÈNE VI.

SAUL, MICHOL, JONATHAS, DAVID.

SAUL, à David.

Approche, ami de Dieu, viens embrasser ton roi.

DAVID, tombant à genoux.

Ton esclave en tremblant s'avance devant toi,
Et, tout chargé du poids de ta longue colère,
Il implore à genoux un regard moins sévère.

SAUL.

Que fais-tu? c'est à moi de tomber à tes piés;
C'est à moi de baisser mes yeux humiliés :
Je fus ton oppresseur, et je vois ma victime!
Je fus injuste et dur, tu fus grand et sublime!
Je t'ai persécuté, tu viens me secourir!
Tu m'as vaincu, David, c'est à moi de rougir.
Mais je ne rougis point d'avouer ma faiblesse,
Hélas! on a tout fait pour tromper ma vieillesse :
Pour égarer mon cœur, un prestige fatal
Dans mon plus ferme appui me fit voir un rival.
Que ne puis-je effacer ces jours de ta disgrâce,
Que ne puis-je... ! ah ! du moins ma douleur les efface!
Viens, généreux ami, de ton roi malheureux
Viens en jours éclatants changer les jours affreux.

DAVID.

O mon maître, c'est trop; ce jour, ce jour propice
Réparerait lui seul un siècle d'injustice;
Eh quoi! mon bienfaiteur, mon seigneur et mon roi
Jusqu'à me supplier s'abaisse devant moi!
Eh! de vos mains, ô mon roi, ne suis-je pas l'ouvrage?

SAUL.

Un héros tel que toi doit tout à son courage ;
Il est l'œuvre de Dieu, le fils de ses exploits :
Cesse de rappeler tout ce que tu me dois;
Je te dois plus moi-même, et tant de modestie
Ajoute un nouveau lustre à l'éclat de ta vie.

Apercevant l'humble vêtement de David.

Mais dans quel humble état parais-tu dans ces lieux ?
Où sont de tes exploits ces témoins glorieux ?
Ces ornements guerriers, cette éclatante armure,
D'un gendre de Saül belliqueuse parure ?
Quel est cet humble habit, mon fils, où je te voi ?

DAVID.

C'est celui d'un berger ; celui que devant toi
L'humble fils d'Isaï portait dans son enfance,
Quand il fut, dans Sichem, admis en ta présence.

SAUL.

Pourquoi l'as-tu repris ?

DAVID.

Son souvenir m'est doux :
Nu vous m'avez reçu, nu je reviens vers vous !
Tel que j'étais, Saül, avant que ta tendresse
Eût par tant de faveurs exalté ma jeunesse.

SAUL.

O fils digne en effet de toute ma faveur,
Dans cet abaissement j'admire ta grandeur !
Laisse-moi réparer un trop cruel outrage !
Reçois de mon amour, reçois ce nouveau gage.

Il lui donne sa lance.

Tiens, je n'ai pas besoin de t'en dire l'emploi,
Tu sais ce qu'aujourd'hui Saül attend de toi.

JONATHAS, lui offrant son casque.

O mon frère, permets que ma main faible encore
Offre aussi mon hommage au héros que j'honore ;
Prends ce casque et qu'il soit, dans mes premiers combats,
L'étendard glorieux qui dirige mes pas.

MICHOL, lui donnant le bouclier.

Et moi je viens t'offrir d'une main plus tremblante
Un don plus rassurant pour le cœur d'une amante,
Ce bouclier sacré qu'en des jours plus heureux
Mes mains avaient orné d'emblèmes amoureux.
Qu'il émousse les traits d'une main ennemie,
Qu'il couvre de son ombre et ton peuple et ta vie;
Et toi, songe, ô David, en le portant toujours,
Que c'est moi qu'il protège en protégeant tes jours.

DAVID, élevant son arme dans ses mains.

O toi qui de la fronde armas mes mains timides,
Toi qui prêtas ta force à mes flèches rapides,
Arbitre des combats, Dieu redouté, Dieu fort,
Qui portes dans tes yeux l'épouvante et la mort,
Daigne bénir encor ces armes plus terribles;
Quitte, quitte, Seigneur, tes hauteurs invisibles;
Viens, descends et combats, et, sous l'œil de mon roi,
Fais-moi vaincre aujourd'hui pour ton peuple et pour toi!

SAUL.

Allons, déjà j'entends la trompette guerrière;

Mes soldats de ces lieux assiègent la barrière.
Viens montrer à Juda son dernier défenseur !
L'espoir, à ton aspect, renaîtra dans son cœur.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

SAUL, ABNER.

ABNER.

Entendez-vous, seigeur, ces transports d'allégresse ?
Autour de son héros tout ce peuple s'empresse,
Il le nomme son chef, son vengeur, son appui,
Et toutes les tribus s'inclinent devant lui.

SAUL.

Oui, ce peuple, en effet, lui rend un digne hommage,
Et des faveurs du ciel il voit en lui le gage ;

Songeons a profiter de ce moment d'ardeur :
Un peuple sûr de vaincre est à demi vainqueur.
Mais toi, si par ton front je dois juger ton âme,
Tu ne partages pas l'espoir qui les enflamme :
Quel est ce changement? Parle, fidèle ami.

ABNER.

Seigneur, vous savez trop si jamais l'ennemi
A fait trembler ce cœur vieilli dans les alarmes ;
Assez d'exploits peut-être ont illustré mes armes
Pour prouver à mon roi qu'une indigne terreur
Ne saurait de mon bras démentir la valeur.
Mais devant le salut du roi que je révère,
Je dois contraindre ici mon courage à se taire ;
Et l'esprit occupé d'un plus haut intérêt
Va me dicter, seigneur, un avis plus discret :
O mon roi, tempérez une ardeur trop bouillante,
Enchaînez d'Israël la fougue impatiente,
Que la sagesse enfin retienne votre bras,
Et, loin de les chercher, évitez les combats.

SAUL.

Et qui peut t'inspirer...?

ABNER.

Le soin de votre gloire.

SAUL.

Mais enfin pour ton roi que crains-tu?

ABNER.

La victoire.
Oui, seigneur, oui, tremblez d'être aujourd'hui vainqueur,
Si David du succès doit seul avoir l'honneur.
Vous savez jusqu'où va, pour ce héros qu'il aime,
De ce peuple égaré l'enthousiasme extrême;
Vous l'avez déjà vu, trop justement jaloux,
Lui prodiguer des noms qui n'étaient dus qu'à vous :
Vous le verrez bientôt, plus hardi, plus volage,
Vous faire, pour David, un plus sanglant outrage,
Dans vos propres succès vous trouver un affront,
Arracher vos exploits pour en orner son front,
Et peut-être...

SAUL.

J'entends ce que tu n'oses dire,

Abner, et je rends grâce au zèle qui t'inspire ;
Mais ce n'est plus le temps, ami, de ménager
Mes propres intérêts dans le commun danger.
Le salut d'Israël n'est que dans la victoire ;
Qu'un rival préféré m'en dispute la gloire ;
Que ce peuple inconstant, proclamant sa valeur,
D'un triomphe commun lui donne tout l'honneur,
Qu'importe? A son bonheur loin de porter envie,
Notre rivalité sauvera la patrie
Et juge de nos coups, Israël aujourd'hui
Prononcera, s'il ose, entre Saül et lui.

ABNER.

Mais si vous succombez, seigneur...?

SAUL.

Si je succombe,
La gloire de ma mort consacrera ma tombe,
Et ce sceptre sanglant, jusqu'au bout défendu,
Sur ma cendre à mon fils sera du moins rendu.

ABNER.

Quoi ! vous comptez, seigneur, sur la reconnaissance

De ce peuple fameux par sa lâche inconstance,
Qui, des dieux étrangers stupide adorateur,
Vingt fois pour Bélial a trahi le Seigneur?
Vous pensez qu'à son Dieu, qu'à Moïse infidèle,
Pour le sang de ses rois il aura plus de zèle ?
Qu'il remettra le sceptre aux mains de Jonathas ?
Ah ! prince... ah ! jugez mieux : les peuples sont ingrats,
Ils ne savent aimer que ceux qui se font craindre ;
Et leur servile amour, toujours prompt à s'éteindre,
Par un nouveau caprice aussitôt remplacé,
Chez nous du père au fils a rarement passé.
Malheur au fils de roi qui n'a pour sa défense
Que les droits méconnus de sa sainte naissance !
Si, trop voisin du trône, un jeune ambitieux
Jusqu'au trône lui-même osait porter les yeux,
Si Saül est trop grand pour craindre pour lui-même,
Hélas ! qu'il craigne au moins pour cet enfant qu'il aime !

SAUL.

Va, je suis las de craindre et de flotter toujours
Dans ces perplexités où se perdent mes jours !

La prudence me nuit, le doute m'importune,
Et je veux corps à corps affronter ma fortune.
C'est trop fuir, hésiter, prévoir et balancer !
Au-devant de mon sort je prétends m'élancer,
Et, plongeant hardiment dans ces ombres funèbres,
Arracher mon destin du sein de ses ténèbres.

ABNER.

Ah ! prince, nos destins ne sont faits que par nous :
C'est en les prévoyant qu'on en pare les coups.

SAUL.

Et comment les prévoir, quand par tant de miracles
Le ciel ferme partout la bouche à ses oracles ?
Pour arracher de lui l'obscure vérité
Que n'ai-je point offert ? que n'ai-je point tenté ?
Mais les autels sont sourds, l'arche même est muette,
Et dans tout Israël il n'est pas un prophète !

ABNER.

Oui, dans l'esprit menteur des prêtres corrompus,

L'Esprit du Dieu vivant, seigneur, ne descend plus :
Mais, chez le peuple saint, il est, il est encore
Des cœurs simples et purs que le zèle dévore,
Et qui, lisant le livre à nos yeux effacé,
Racontent l'avenir ainsi que le passé.

SAUL.

Et dans quelle tribu? depuis quand? Quel silence
M'en a jusqu'à ce jour dérobé l'existence ?
Parle, quel est le nom de cet homme pieux
Qu'un mystère coupable a soustrait à mes yeux ?

ABNER.

C'est une simple femme : Endor est sa patrie.
L'obscurité longtemps enveloppa sa vie ;
Mais, depuis que l'Esprit sur elle est descendu,
Tout à coup dans Juda son nom s'est répandu.
Elle est dans votre camp ; sa science suprême
Confond tous les devins et m'a surpris moi-même.
Sur David et sur vous... elle a lu dans les cieux
De sinistres secrets...

SAUL.

Qu'on l'amène à mes yeux !
Toi, garde cette enceinte, et que nul téméraire
Pendant cet entretien n'en trouble le mystère !

SCÈNE II.

SAUL, seul.

Puisque enfin en ce jour je puis le consulter,
Le ciel serait-il las de me persécuter ?
A mes yeux dessillés la vérité va luire ;
Mais au livre du sort, ô Dieu ! qu'ont-ils à lire ?
— De ce livre fatal qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas ! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte ?
Pourquoi... dans cet abîme... avant l'heure...? — N'im-
[porte ?

C'est trop, c'est trop longtemps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit.
J'aime mieux dérouler la trame infortunée,
Et lire d'un seul trait toute ma destinée.

Pendant ces derniers mots, la Pythonisse entre sans être vue de Saül.

SCÈNE III.

SAUL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAUL, se retournant et apercevant la Pythonisse immobile au fond de la scène.

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi!

SAUL.

Qui donc es-tu?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAUL.

Tremble de me tromper !

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même.

SAUL.

Eh bien, qu'apportes-tu ?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt.

SAUL.

Parle !

LA PYTHONISSE, avec douleur.

O ciel !

Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël?
Seigneur, mon cœur est faible, et mon sexe est timide;
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide.
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je?

SAUL.

Tu frémis, et tu verses des pleurs!
Quoi, ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme?

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu! la pitié dans mon âme!

SAUL.

Par ces lâches terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE, avec effort.

Mais ma bouche, ô mon Dieu! se refuse à parler.

SAUL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience,
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je en sortant emporter avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi !
Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène ;
Je ne résiste plus à sa main qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur !
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière?
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière.
Silence ! — le Destin m'ouvre ses noirs secrets :
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits !
Dans la confusion je les vois tous ensemble :
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble?
Saül ! — Michol ! — David ! — malheureux Jonathas !
Arrête, arrête, ô roi, ne m'interroge pas !

SAUL, *tremblant.*

Que dis-tu de David, de Jonathas? Achève !

LA PYTHONISSE, *toujours inspirée.*

Oui, l'ombre se dissipe, et le voile se lève.
De ce que j'aperçois faut-il percer son cœur?
— Vous le voulez, ô roi?

SAUL.

Dis tout!

A PYTHONISSE.

Il est vainqueur!
Quel triomphe! ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAUL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne

SAUL.

Perfide, que dis-tu! David est couronné?

LA PYTHONISSE.

Hélas ! et tu péris, enfant infortuné !
Et pour pleurer ton sort, jeune et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime.
Grâce, grâce, ô mon Dieu, détourne tes fureurs,
Saül a bien assez de ses propres malheurs !
Mais la mort l'a frappé sans pitié pour ses charmes,
Hélas ! et David même en a versé des larmes...

SAUL.

Silence ! — c'est assez ; j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE, sans l'entendre.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté ;
D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race ;
Le sceptre est arraché...

SAUL, avec emportement.

Tais-toi, dis-je, tais-toi !

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi.
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense.
Le sceptre chez David passe avec ta puissance,
Et ces biens par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passeront à ses fils.
Que David est brillant ! Que son triomphe est juste !
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !
Que vois-je ? Un Dieu lui-même ! O vierges du saint lieu,
Chantez, chantez David, David enfante un Dieu !

SAUL, avec plus de fureur.

Ton audace à la fin a comblé la mesure !
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats

SAUL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage.

SAUL.

Sais-tu quel sort t'attend? sais-tu...?

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits!
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!

Elle veut s'éloigner, Saül la retient.

SAUL.

Non, non, perfide: reste; écoute et réponds-moi!
C'est souffrir trop longtemps l'insolence et l'injure,
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül, mais le ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le ciel !

SAUL.

Non, parle, si tu sais !

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits !...

SAUL.

Samuel ! Samuel ! Eh quoi ! que veux-tu dire ?

LA PYTHONISSE.

Toi-même en traits de sang ne peux-tu pas le lire ?

SAUL.

Eh bien, qu'a de commun Samuel avec moi ?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein le fer sanglant ?

SAUL.

Qui ?

LA PYTHONISSE.

Toi !

SAUL, hors de lui.

Monstre qu'a trop longtemps épargné ma clémence,
Tu n'échapperas pas à ma juste vengeance.

Il lève sa lance et la poursuit.

Tiens ! va dire à ton Dieu, va dire à Samuel
Comment Saül punit ta perfidie...

Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel; il laisse tomber le fer, et recule.

O ciel !
Ciel ! que vois-je ? c'est toi ! c'est ton ombre sanglante !
Quels regards ! — Son aspect me glace d'épouvante.
Pardonne, ombre fatale, ah ! pardonne ! oui, c'est moi !

C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !
Quoi ! depuis si longtemps...quoi ! ton sang coule encore?
Viens-tu pour le venger? — Tiens !

Il découvre sa poitrine et la présente à Samuel.

Mais il s'évapore

La Pythonisse sort pendant ces derniers mots.

SCÈNE IV.

SAUL, MICHOL, JONATHAS, DAVID.

Jonathas et David reviennent du camp. Saül est absorbé dans sa vision.

JONATHAS, en entrant sur la scène.

Quels moments!

MICHOL, à Jonathas.

Quels transports a causés son retour!
Tout ce peuple enivré partageait mon amour.

JONATHAS, s'approchant du roi.

Seigneur, pour le combat, comme pour une fête

Des guerriers d'Israël l'élite est déjà prête;
A l'aspect de David, une antique valeur
Ranime leur espoir et rentre dans leur cœur;
L'étendard belliqueux dans les airs se déploie,
On pousse mille cris de victoire et de joie,
Qu'attendez-vous? Venez donner à nos soldats
L'exemple et le signal.

SAUL, comme sortant d'un sommeil.

Qui parle de combats?

JONATHAS.

Quoi, seigneur? mais ici vous-même, tout à l'heure,
Vous avez commandé...

SAUL.

C'est assez. Qu'on demeure!
Qu'on retire à l'instant l'ordre que j'ai donné.

Avec égarement et à demi-voix.

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné,
Et, pour pleurer ta mort, innocente victime,

Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime.
Le sang de Samuel sur toi sera vengé !

MICHOL, bas.

Dans quel égarement le roi paraît plongé !

Haut, à Saül.

A quels nouveaux ennuis votre âme est-elle en proie,
Quand tout respire ici l'espérance et la joie,
Quand le Dieu d'Israël, lassé de ses rigueurs,
Semble annoncer enfin un terme à nos malheurs ?

SAUL.

Insensés qui parlez d'espérance et de joie,
Que plutôt dans ses pleurs tout Israël se noie !
Quoi ! n'entendez-vous pas ces voix des éléments,
Ces soupirs dans les airs, ces sourds gémissements ?
Quoi ! ne voyez-vous pas dans toute la nature
Du sort qui nous attend l'épouvantable augure ?
Mais non.—Les malheureux !— Le Dieu qui les poursuit
Leur dérobe l'abîme où son bras les conduit.
O race infortunée ! ô misérable père !
Est-ce vous que Dieu trompe? Est-ce moi qu'il éclaire?

JONATHAS.

O roi! mettons un terme à cette anxiété,
Et dans l'événement cherchons la vérité;
Combattons, et trouvons dans le sein de la gloire
La perte ou le salut, la mort ou la victoire.

SAUL.

Ah! s'il ne s'agissait ici que de mon sort,
Tu sais, mon fils, tu sais si je fuirais la mort!
Vingt fois déjà, vingt fois avant cette journée,
Le glaive aurait tranché ma triste destinée.
Dieux! avec quelle joie, au plus fort des combats,
J'aurais sans bouclier précipité mes pas,
Et, provoquant les coups de la foule ennemie,
Donnant partout la mort, et prodiguant ma vie,
Seul contre tous, faisant moi-même mon destin,
De mes horribles jours trouvé l'horrible fin!
Mais laisser après moi sans appui, sans défense,
Un fils à peine encore échappé de l'enfance,
Crédule, environné de pièges imposteurs

Et livré par ma mort à ses persécuteurs !
Ah ! par ce dernier coup mon cœur se laisse abattre.

DAVID.

Eh bien, vivez, seigneur, et laissez-moi combattre,
Conservez à vos fils des jours si précieux !
Laissez-moi seul tenter la fortune et les cieux :
Si j'en crois de mon cœur la secrète espérance,
Si j'en crois de mon Dieu l'infaillible assurance,
Ce bras, que soutiendra le bras de l'Éternel,
Seul éncor suffira pour sauver Israël.

SAUL, avec une fureur concentrée.

Quel étrange discours et quel secret outrage !
Je reconnais, David, ce superbe langage !
C'est ainsi qu'autrefois on t'entendit parler
Quand tes exploits aux miens osèrent s'égaler.
Que dis-je ? quand ce peuple, en son délire extrême,
Osa mettre ton bras au-dessus du mien même.

DAVID.

O mon maître, oubliez ces coupables clameurs

Qu'expièrent assez mon exil et mes pleurs.

SAUL.

Puis-je les oublier, si tu me les rappelles?
Ai-je besoin de toi pour venger mes querelles?
Penses-tu que Saül ne peut vaincre sans toi?
Te crois-tu plus heureux ou plus vaillant que moi?
Ton bras suffirait seul! — Et moi donc? Mon courage
Éclipsé par le tien est-il vaincu par l'âge?
Crois-tu mon sang glacé? crois-tu mon cœur vieilli,
Ma lance sans vigueur ou mon bras amolli?
Jeune présomptueux, dont l'audace commune
S'exalte d'un succès qu'il doit à la fortune!
Va, ce bras qui soutint des fardeaux moins légers
N'a jamais fait siffler la fronde des bergers,
Mais il saurait encor, malgré sa décadence,
Protéger tout un peuple à l'ombre de ma lance;
Ou, si ce bras vieilli demandait un soutien,
Saül en choisirait un plus sûr que le tien.

DAVID.

Dieu sait en quoi j'ai pu mériter cet outrage.

JONATHAS, à Saül.

Mon père, rétractez cet odieux langage,
Connaissez mieux enfin un héros, un ami,
Un frère...

SAUL.

Connais mieux ton perfide ennemi,
Sous des traits de vertu cachant les vœux du crime,
Et qui peut-être en toi n'aime... que sa victime.
Crois-tu qu'il vienne ici pour nous prêter son bras?
Il vient pour épier l'heure de ton trépas.
Je sais ce qu'il attend, je vois ce qu'il espère :
Sur ses lâches desseins le ciel bien tard m'éclaire,
Mais peut-être assez tôt, du moins, pour prévenir
Le triomphe sanglant dont il venait jouir.

David.

Va, monstre, dont mes soins ont réchauffé l'enfance,
Tes projets sont connus ; va, sors de ma présence,
Fuis, et tant que le jour éclairera mes yeux,
De ton horrible aspect ne souille plus ces lieux !

DAVID.

Ah ! c'en est trop, seigneur, prenez, prenez ma vie.
Tranchez ces tristes jours, objet de tant d'envie,
Je puis sans murmurer mourir de votre main ;
Mais m'éloigner encor ? — Vous l'ordonnez en vain.
Je n'irai plus traîner ma honte et mes misères
Loin des yeux de Michol, des tombeaux de mes pères ;
Je n'irai plus montrer aux ennemis de Dieu
David errant, proscrit, pleurant loin du saint lieu.
Plutôt, plutôt cent fois, aux pieds de l'arche même,
Arroser de mon sang une terre que j'aime,
Et, présentant mon sein sans défense à vos coups,
Prouver mon innocence à tout autre qu'à vous.

SAUL, brandissant sa lance.

Quoi ! tu prétends ici, malgré ton roi, barbare... ?

JONATHAS, retenant son père.

Que faites-vous, ô roi ?

MICHOL.

Quelle fureur l'égare?

JONATHAS, montrant David.

Il tombe à vos genoux sans défense. Ah! seigneur,
Au calme de son front, reconnaissez son cœur.

SAUL, furieux et égaré.

Eh quoi! tu ne lis pas sous ce masque perfide?
Quoi! tu n'aperçois pas son glaive parricide?
Son œil cherche le sein que son fer doit percer,
Et, s'il hésite encore, c'est pour mieux l'enfoncer.
Le vois-tu? — le vois-tu? — Fuis, le fer étincelle;
Hélas! il est trop tard. — Du sang! — le sang ruisselle! —
Pour monter à ta place au trône qui l'attend,
Il fait un marchepied de ton corps palpitant,
Ah! d'un monstre du moins—trop tard—purgeons la terre!

Il se précipite sur David.

Meurs, assassin du fils, meurs de la main du père!

Michol et Jonathas font à David un rempart de leur corps. Saül laisse tomber sa lance. Michol entraîne David et Jonathas.

SAUL, à Jonathas.

Que vois-je? quoi! c'est vous, c'est vous qui le sauvez?
C'est vous qu'il persécute, et qui le conservez?
Qu'avez-vous fait, hélas! trop aveugles victimes?
Qu'un seul coup à la terre eût épargné de crimes
Mais aussi contre moi mon sang s'est révolté?
Où fuir l'arrêt fatal que les dieux ont porté?

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

JONATHAS, DAVID.

DAVID.

Eh bien, cher Jonathas, que faut-il que j'espère ?
Faut-il quitter encore une terre si chère?
Que fait Saül?

JONATHAS.

Hélas! Saül n'est point changé.
Dans son égarement plus que jamais plongé,
Nos larmes, nos soupirs, nos vœux, rien ne le touche :

Tantôt s'enveloppant d'un silence farouche,
Tantôt en cris fougueux éclatant devant nous,
Il blasphème le ciel ou l'invoque à genoux.
Souvent d'un pas rapide il parcourt sa demeure,
Puis tout à coup s'arrête, et nous regarde, et pleure.
Mais bientôt le courroux de son front sourcilleux,
Même à travers ses pleurs, brille au fond de ses yeux;
Il croit frapper David, il le nomme, il s'élance,
Vingt fois d'un bras trompé perce l'air de sa lance;
Puis enfin, succombant à ce pénible effort,
Il chancelle, il retombe, il soupire, il s'endort.
Quel sommeil agité! quel sinistre nuage
Repose sur son front, obscurcit son visage!
Quel réveil il promet! Ainsi sur le Thabor,
Lorsque dans nos vallons les vents dorment encor,
Les foudres dont le mont environne sa tête
Aux pasteurs effrayés présagent la tempête.

DAVID.

Mais Michol?

JONATHAS.

Michol veille aux genoux de son roi;

Son amour filial a vaincu son effroi ;
Renfermée avec lui dans l'ombre de sa tente,
Tantôt elle affermit sa marche chancelante,
Et tantôt, essayant d'apaiser ses fureurs,
Elle baigne ses mains d'un long torrent de pleurs;
Puis, quand un court sommeil assoupit sa paupière,
Soutenant dans ses bras la tête de son père,
Muette, elle retient ses soupirs dans son sein ;
Elle attend son réveil et, d'une tendre main
Essuyant de son front la sueur enflammée,
Rafraîchit du vieillard la paupière fermée,
L'écoute, lui sourit, et semble à tous les yeux
Un ange qui pour lui vient de quitter les cieux.

DAVID.

O vertu que j'admire, ô femme que j'adore !
Je ne vous retrouvai que pour vous perdre encore !
Je le vois, il faut fuir. Fuir sans elle ! — Oui, je doi
Ce dernier sacrifice à mon malheureux roi.

JONATHAS.

Je reconnais David à ce trait magnanime !

Oui, pars, ô mon héros, oui, pars, ami sublime !
Mais trop loin de ce camp ne porte plus tes pas,
Et, le jour du péril, compte sur Jonathas.

SCÈNE II.

Les Précédents, ACHIMÉLEC, suite de Prêtres et de Guerriers; MICHOL, sortant des tentes du roi.

ACHIMÉLEC, à David et aux guerriers.

Soldats du Dieu vivant, courez, courez aux armes!

Au peuple qui le suit.

Et vous, peuple de Dieu, suspendez vos alarmes.
David est avec vous, malheur aux Philistins!
C'est le bras du héros qui commande aux destins.

LE PEUPLE répète.

David est avec nous, malheur aux Philistins!

Gloire, gloire à David ! il commande aux destins.

DAVID, à Achimélec.

Parlez, de quel côté faut-il porter ma lance?

ACHIMÉLEC.

Aux tentes d'Éphraïm le Philistin s'avance;
C'est là qu'il faut marcher.

Aux guerriers.

Guerriers! suivez ses pas;
David est votre chef et roi dans les combats.

LES GUERRIERS répètent.

David est avec nous; suivons partout ses pas,
Gloire gloire à David; c'est le roi des combats.

DAVID, au peuple.

Arrêtez, suspendez ces clameurs téméraires.
Non, David est ici le dernier de ses frères.

A Achimélec.

Que faites-vous aussi, seigneur? ignorez-vous
De Saül contre moi l'implacable courroux?
Savez-vous que, proscrit par un arrêt barbare,
Saül du peuple saint pour jamais me sépare,
Et qu'à peine en ces lieux il me reste aujourd'hui
Le droit de le défendre et de mourir pour lui?

ACHIMÉLEC.

Non, je ne connais rien que le Dieu qui m'inspire :
De son ordre suprême il a daigné m'instruire.
Obéissez, David, aux volontés du ciel,
Soyez le bouclier, le glaive d'Israël!

LES GUERRIERS, *en chœur.*

David est avec nous; qu'il obéisse au ciel!
Gloire, gloire à David, le glaive d'Israël!

ACHIMÉLEC.

Déplorant nos malheurs dans des plaintes funèbres,
Cette nuit, du saint lieu j'habitais les ténèbres;
Une voix m'a parlé : « Prends dans le saint des saints

Le fer qui du géant jadis arma les mains,
Quand David, combattant aux champs du Térébinthe,
De son bras triomphant en orna cette enceinte :
Que ce glaive fatal devant moi suspendu
Aujourd'hui par toi-même à David soit rendu ! »
J'obéis, je saisis la redoutable épée
Qui dans le saint éphod était enveloppée ;
L'arche tremble, et ce cri sort de sa profondeur :
« Juda, Juda l'emporte, et David est vainqueur ! »

LE PEUPLE répèt

Juda, Juda l'emporte et David est vainqueur !

ACHIMÉLEC, présentant l'épée de Goliath à David.

Prenez donc !

DAVID, la refusant.

Non, Saül a seul droit de la prendre,
C'est lui qui devant Dieu jadis la fit suspendre.
Non, Saül est mon roi, je respecte ses droits.

ACHIMÉLEC.

Qu'est-ce qu'un roi, seigneur, devant le Roi des rois;
Obéissez, c'est moi, c'est Dieu qui vous l'ordonne;
Quoi! votre cœur hésite et votre main frissonne!
Quoi! ce que Dieu commande est-il donc un forfait?
C'en est un d'hésiter. Armez-vous!

DAVID, prenant l'épée.

C'en est fait!
Dieu le veut, j'obéis. Devant ta loi suprême,
Seigneur, je fais fléchir jusqu'à ma vertu même.
Marchons! Suivez mes pas, vaillants enfants de Dieu,
Dieu le veut, Dieu le veut!

A Michol.

Toi, chère épouse, adieu,
Adieu; je vais guider ce peuple à la victoire,
Je vais du Dieu vivant faire éclater la gloire,
Je vais sauver Saül, et son empire, et toi;
Mais le salut de tous est un crime pour moi.

Il s'éloigne avec les guerriers.

ACHIMÉLEC, *aux lévites.*

Et nous, rendons le ciel à nos armes propice!
Venez, le saint autel attend le sacrifice.
Élevons vers le ciel nos innocentes mains,
Et ne les souillons pas dans le sang des humains.

Il s'éloigne avec les prêtres.

SCÈNE III.

MICHOL, seule.

Il part... il va combattre et prodiguer sa vie!
Je frémis, et pourtant son sort me fait envie.
Un seul coup peut finir ses malheurs et ses jours,
Et moi, sous mille traits je me débats toujours!
Ainsi qu'une victime à l'autel échappée,
Qui tombe et se relève, et qui, déjà frappée,
Emporte le couteau du sacrificateur :
Ainsi, vivante encor, la mort est dans mon cœur,
D'un Dieu persécuteur la puissance ennemie
Arrache par lambeaux et mon âme et ma vie!
Ici David... ici Saül... mais le voici!
Sa démarche est plus ferme et son front éclairci.

SCÈNE IV.

MICHOL, SAUL.

SAUL, s'avançant à pas lents sur la scène.

Dieu! quel sommeil pesant accable ma paupière!
Mon sein a besoin d'air, et mes yeux de lumière.

S'arrêtant comme frappé d'étonnement et regardant le ciel.

Mais quoi! ce songe encor trouble-t-il ma raison?
Quoi! déjà le soleil penche vers l'horizon?
D'où viens-tu donc, Saül? et quel épais nuage
Du passé, du présent, te dérobe l'image?

A Michol.

Ma fille, réponds-moi, qu'ai-je fait si longtemps?
Parle!... Mais tu te tais, tu pleures... Je comprends...
La vérité se montre à mon âme éperdue :
Misérable vieillard! ta raison s'est perdue!

Il pleure, les chants du sacrifice voisin et les sons de la harpe se font entendre.

Oh! quels sont ces accents! quels chants mélodieux
Accompagnent ma plainte et montent vers les cieux?
Mon oreille ravie écoute avec délices.
D'où partent-ils?

MICHOL.

Ce sont les chants des sacrifices.

SAUL, égaré.

Non, c'est David, c'est lui; je reconnais la voix,
La harpe dont les sons me calmaient autrefois.

A sa fille.

Pourquoi se cache-t-il? pourquoi me faire attendre
Ces chants libérateurs que j'ai besoin d'entendre?

MICHOL.

David venait, seigneur, vous l'avez repoussé.

SAUL, étonné.

J'ai repoussé David... Ah! tout s'est effacé...
Dans la nuit du chaos mon âme est confondue;
Otez-moi ce bandeau qui me couvre la vue.
Pourquoi sitôt, pourquoi ces chants ont-ils cessé?
O généreux David, pourquoi t'ai-je chassé?
Toi seul tu savais rendre à mon âme épuisée
D'un espoir renaissant la céleste rosée.
Ta harpe m'apaisait, tes sublimes récits
Ramenaient, éclairaient, enflammaient mes esprits;
N'entendrai-je donc plus que des accents funèbres?
D'où me viendra le jour au sein de ces ténèbres?
Qui pourra dissiper ces ombres, ces terreurs?
Qui me rappellera tes chants consolateurs?

Il retombe dans l'abattement.

MICHOL.

Que ton souffle descende au sein d'une humble femme!

O Dieu, viens éclairer, viens embraser mon âme
Rappelle à mon esprit ces sublimes accents
Dont autrefois David entremêlait ses chants.

La musique des sacrifices se fait entendre de nouveau. Le roi s'assoit et paraît écouter avec ravissement.

MICHOL, récite avec inspiration les vers suivants :

« Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir !
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir.

» Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue !
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau,
Et par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

» Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;
Ils se montrent, seigneur, ton Christ humilié :
« Le voilà, » disent-ils, « ses dieux l'ont oublié,
« Et Moloch en passant a secoué la tête
« Et souri de pitié. »

SAUL, se levant furieux.

Que dis-tu? quoi, Moloch? — Va, je les brave encore;
Où sont ces ennemis que mon glaive dévore?

On entend de nouveau les sons des instruments. Le roi se calme.

MICHOL reprend.

« Seigneur, tendez votre arc, levez-vous, ô mon roi,
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes;
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi.

» Dieu se lève, il s'élance, il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route,
Ses anges devant lui font voler le trépas.

» Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux,
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

» Il parle : sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts;
Le Jourdain montre à nu sa source révérée;
De la terre altérée
Les os sont découverts.

» Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon;
Levez-vous, ô Saül, et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom ! »

SAUL, se levant avec joie.

Me voici, me voici ! Seigneur, venge ta gloire !
C'est ainsi que ta voix m'annonçait la victoire.

La musique fait entendre des sons belliqueux,

MICHOL.

« Que vois-je? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs !
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance;

A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.
Fuyez ! — Il est trop tard ; sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tous lieux vous poursuit, en tous lieux vous attend,
Et déjà mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

» Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourants;
Le héros l'excite
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants ;
Devant sa carrière,
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,

Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

» Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfants de Moab, cette race d'Édom,
Iduméens, guerriers d'Ammon,
Et vous superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous cruels Amalécites?
Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri. »

SAUL, avec transport.

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri.
C'est Saül! oui, c'est moi! Que ces chants de victoire
Sont doux à mon oreille et chers à ma mémoire!
Que ces jours étaient beaux où le fils d'Isaï
Partageait mon triomphe et le chantait ainsi!
Mais que ces temps sont loin, hélas! et combien l'âge
A depuis énervé ce superbe courage!

Que le fer pour mon bras est un pesant fardeau,
Et que le soir est sombre après un jour si beau !

La musique se fait entendre avec plus de douceur.

MICHOL.

« Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !
Éphraïm, Manassé, Galaad sont à moi,
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête !
Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

» Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la grasse Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

» Peuples, frappez des mains, le Roi des rois s'avance ;
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant;
Il pose de Sion l'éternel fondement.

La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains, le Roi des rois s'avance,
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant.

» De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion ! sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

» Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël ;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles ;
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles ;
Sion ! ainsi que Lui, ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

» C'est là qu'un jour vaut mieux que mille !
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,

Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile,
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui. »

SAUL, entièrement calmé.

Ces célestes accents dissipent mes alarmes !
Mon œil se mouille encor : mais quelles douces larmes !
C'est ainsi qu'autrefois David, David mon fils,
Me racontait les biens que Dieu m'avait promis ;
Je crois entendre encor cette harpe sacrée
Accompagnant les sons de sa voix inspirée ;
Plus doux que les soupirs des palmiers du Thabor,
Ces chants autour de moi retentissent encor.
Le calme par degrés succède à ma tristesse ;
Ah ! qu'il revienne encor ranimer ma vieillesse !
Avec lui mon repos, hélas ! s'est envolé,
Ma fille, qu'il revienne et je suis consolé !

MICHOL.

A David comme à moi cette parole est chère ;
Votre consolateur vous reviendra, mon père.

On entend des sons bruyants, des cris de joie.

SAUL

Qu'entends-je ?

MICHOL, avec effroi.

O ciel !

SAUL.

Mes sens ne me trompent-ils pas ?

LE CHŒUR, en se rapprochant, laisse distinguer ces mots.

« Gloire, gloire à David ! c'est le roi des combats ! »

SAUL.

O perfidie, ô crime ! ô monstres exécrables !
Ai-je bien entendu ces voix, ces cris coupables ?

LE CHŒUR, plus près encore.

« David nous a sauvés des ombres du trépas,
Gloire, gloire à David ! c'est le roi des combats. »

SAUL.

David a combattu, David a la victoire !
Je n'en puis plus douter ; volons, vengeons ma gloire !

Il se précipite hors de la scène avec Michol.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MICHOL.

Dieu! j'en frissonne encor: quels moments! quel courroux!
Quel orage nouveau menaçait mon époux!
Dans les yeux de Saül quel feu sombre et farouche!
Quelle ombre sur son front, quel murmure en sa bouche!
Non, jamais pour David mon cœur plus alarmé...
Mais son cher Jonathas d'un mot l'a désarmé.
Sa colère a passé comme un sombre nuage
Qui passe sur l'Horeb sans y verser l'orage :
O généreux enfant, aimable Jonathas,

Le ciel de mon bonheur ne te paîra-t-il pas?

Elle aperçoit Saül et Jonathas.

Mais les voici ! Saül avec son fils s'avance :
David est seul. Allons jouir de sa présence.

SCÈNE II.

SAUL, JONATHAS.

SAUL.

Qu'il m'est doux de revoir, de serrer dans mes bras
Mon fils victorieux dans ses premiers combats!
Que j'aime à voir ce sang rougir tes jeunes armes!
Que la gloire à ton front ajoute encor de charmes!
Tu seras de Saül l'héritier et l'égal,
Et Saül en toi seul aime à voir son rival.

JONATHAS.

Mon père, d'un enfant exaltez moins la gloire;
La gloire est à David ainsi que la victoire!

David seul a tout fait, et je n'ai mérité
Que l'éloge assez beau de l'avoir imité.

SAUL.

Que d'éclat me promet l'aurore de ta vie!
Que j'aime ta noblesse et cette modestie
Qui renvoie à David l'honneur de tes succès!
Mais pour le seul David, je le vois à regrets.

JONATHAS.

Pourquoi contre David nourrir cette injustice?
De votre haine, ô roi! faites le sacrifice;
C'est là l'unique prix que demande aujourd'hui
Un fils victorieux qui vous parle pour lui.

SAUL.

Et n'est-ce pas assez de t'accorder sa grâce?
Faut-il que de mon cœur tout souvenir s'efface,
Que je livre en aveugle au rival de son roi
Et mon trône, et mon peuple, et mes enfants et moi?

Que, courant à ma perte et fuyant la lumière,
J'éteigne le flambeau dont l'avenir m'éclaire,
Et que, sur mes dangers follement endormi,
Je m'éveille au pouvoir d'un perfide ennemi?

JONATHAS.

Votre ennemi! David! lui qui nous sacrifie,
Seigneur, aujourd'hui même et son sang et sa vie?

SAUL.

Que ne peux-tu, mon fils, porter des yeux plus sûrs
Dans le cœur des humains, dans ses replis obscurs,
Sur leurs desseins cachés répandre la lumière!
Ta jeunesse est crédule autant qu'elle est sincère;
Tu ne peux soupçonner, déjouer ni prévoir
Des noirceurs que ton cœur ne saurait concevoir.
Mais moi qui les connus, moi qui, mûri par l'âge,
Lis au cœur des mortels plus que sur leur visage,
Je sais les deviner, je sais leur arracher
Le voile où leurs projets cherchent à se cacher.
Je les suis pas à pas dans le sentier perfide

Où la fourbe les couvre, où l'intérêt les guide ;
Je sais ôter le masque à leurs feintes vertus,
Et pour moi l'héroïsme est un piège de plus.
Écoute, Jonathas, veux-tu régner?

JONATHAS.

Sans doute,
Seigneur, si j'en suis digne et m'en ouvre la route;
Simple enfant d'Israël ou successeur du roi,
Je veux ce que le ciel lui-même veut pour moi.
Mais je ne veux jamais par des soupçons injustes
M'assurer le chemin de mes destins augustes;
Aux volontés du ciel aveuglément soumis,
Le trône m'appartient si Dieu me l'a promis.

SAUL.

Dieu le donne, mon fils; mais il faut le défendre.
La prudence te parle, il est temps de l'entendre,
Et ne l'entends-tu pas te dire ainsi que moi :
« David, que David meure, ou David sera roi? »

JONATHAS.

Et n'entendez-vous pas une autre voix vous-même
Vous crier : « C'est David que j'ai choisi, que j'aime ;
C'est moi qui le protège et qui guide ses pas ;
Chacun de ses exploits ne le prouve-t-il pas?
N'avez-vous pas senti vous-même, à son approche,
S'évanouir le doute, expirer le reproche?
Et, prêt à le frapper, ne vous ai-je pas vu,
Sans courroux, devant lui reculer confondu? »

SAUL.

Hélas! il est trop vrai ; je ne sais quel empire
Exerce ce David que je crains, que j'admire!
Sitôt que je le vis dans les champs de Jabès,
Il plut à mes regards, mais à mon cœur jamais.
Depuis ce temps, sans cesse à moi-même contraire,
Je me cherche, et je suis pour moi-même un mystère,
J'ai vu flotter sur lui mes vœux et mes desseins :
Absent je le regrette, et présent je le crains.
Il semble qu'une main invisible et bizarre
Toujours vers lui m'attire et toujours m'en sépare ;

Mon cœur, quand je le hais, est près de le chérir,
Mon cœur, lorsque je l'aime, est prompt à le haïr.
Incroyable ascendant ! répulsion funeste !
Égarement de l'homme ou vengeance céleste !
Je ne sais ; mais du moins je vois trop clairement
Que des prêtres cruels David est l'instrument,
Que dès longtemps, mon fils, ces prêtres me haïssent,
Qu'à l'ombre de l'autel leurs complots me trahissent,
Qu'ils menacent du ciel un vieillard malheureux
Qui ne voulut pas être aussi barbare qu'eux.
Mais David leur est cher : David, dès sa jeunesse,
Du vieillard de Rama cultiva la tendresse;
Samuel, qui l'aimait, expira dans ses bras;
On dit qu'il lui promit mon trône et mes États;
On dit plus, oui, l'on dit que la main du prophète
Versa l'huile des rois sur sa coupable tête;
S'il était vrai, mon fils...!

JONATHAS.

S'il était vrai, seigneur,
Qui pourrait à David disputer cet honneur?
Moi seul, sans doute, moi qui, né pour la couronne,

Ai seul droit, après vous, de monter sur ce trône;
Moi seul pourrais m'en plaindre et le lui contester;
Mais aux ordres du ciel bien loin de résister,
Bien loin d'être jaloux de cet honneur insigne,
Je le lui céderais s'il en était plus digne.
Plus David sera grand, plus il me sera cher!
Respectons les secrets que Dieu veut nous cacher,
Et, résignés d'avance au sort qu'il nous prépare,
Attendons que sur nous l'avenir le déclare.

SAUL.

Apprends donc, malheureux, apprends donc à quel prix
Le sceptre de Jacob à David est promis!
C'est au prix de mon sang, de celui de ta race,
Qu'il doit monter au trône et régner à ta place.
Ton sang, ton propre sang doit un jour cimenter
Cette grandeur fatale où Dieu veut le porter;
Voilà de Jéhovah la secrète promesse,
Et voilà quels destins te garde sa tendresse!

JONATHAS.

Eh bien, si Dieu le veut, seigneur, que pouvons-nous?

Est-il un bouclier qui sauve de ses coups?
Les menaces de l'homme et sa vaine prudence
Ne peuvent de ce Dieu ralentir la vengeance.
Elle gronde, elle éclate, elle abat l'orgueilleux
Qui se débat contre elle en insultant aux cieux;
Et sur les fronts courbés la divine colère
Passe, sans les briser, plus douce et plus légère.

SCÈNE III.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, DAVID
ACHIMÉLEC, ABNER.

DAVID, à Saül.

Soumis sans murmurer aux ordres de mon roi,
Je retourne au désert ; seigneur, bénissez-moi !
Ramené dans ce camp par une main divine,
J'ai du peuple de Dieu prévenu la ruine :
Le péril est passé, je m'éloigne, seigneur,
Et j'attends que le ciel ait changé votre cœur.

SAUL.

Quoi! le héros du peuple aujourd'hui l'abandonne!
Quoi! tu pars, ô mon fils; et qui donc te l'ordonne?

DAVID.

Et quel autre que vous pourrait...?

SAUL.

Va, je t'entends;
Mais, si je l'ordonnai, déjà je m'en repens.
Sais-je ce que je veux? sais-je ce que j'ordonne?
Puis-je percer jamais la nuit qui m'environne?
Un Dieu plus fort que moi, s'agitant dans mon sein,
Me fait changer cent fois de vœux et de dessein.
Et les flots du Cédron ballottés par l'orage
Du trouble de mon cœur sont à peine l'image;
Mais ton aspect me calme et me rend la raison.
Réponds-moi donc, David, aimes-tu ma maison?

DAVID.

Jonathas m'est plus cher que le jour qui m'éclaire,
Michol est mon épouse, et vous fûtes mon père,

Quels garants plus certains attendez-vous de moi ?

SAUL.

Il est vrai ; cependant tu n'estimes que toi !
Devant toi tout pâlit, devant toi tout s'efface,
Et par-dessus Saül tu t'es choisi ta place.

DAVID.

Je ne m'exalte point, je suis dans Israël
Le second après vous, et rien devant le ciel

SAUL, bas, à Abner.

Le ciel ! toujours le ciel et Dieu sont dans sa bouche !

ABNER, bas, à Saul.

Il affecte à dessein ce langage farouche.

SAUL.

Mais tu n'ignores pas que ses prêtres cruels
M'ont de ce Dieu terrible interdit les autels,

Que pour lui mon encens est un encens profane,
Que sa main me poursuit, que sa voix me condamne,
Que, puisqu'il se repent de m'avoir élu roi,
Il n'est rien de commun entre ton ciel et moi.
Pourquoi, si tu le sais, me tiens-tu ce langage?
Est-ce pour m'outrager?

DAVID.

C'est pour lui rendre hommage.
Et pourquoi pensez-vous que, déjà condamné,
Le Dieu qui vous choisit vous ait abandonné?
Il répond à toute heure au cœur qui s'humilie,
Et n'oublia jamais que l'ingrat qui l'oublie.
C'est lui qui, dès Jabès vous prenant par la main,
Du trône, encore enfant, vous ouvrit le chemin;
C'est lui qui, confondant l'errant Amalécite,
Jusqu'aux déserts de Sur précipita sa fuite;
C'est lui qui, soumettant l'Idumée à vos lois,
Jugera votre cause une seconde fois,
Si votre cœur, fidèle à sa reconnaissance,
En lui, mais en lui seul fonde son espérance.

SAUL, *égaré.*

Qui parle au nom de Dieu?... Quel pontife inspiré
Ose tenir ici ce langage sacré?

Il cherche David sans le voir.

Fils de Melchisédech, approche, que je voie
Cet autre Samuel que le ciel me renvoie!
Pour me parler ainsi, réponds-moi, quel es-tu?
Du redoutable éphod es-tu donc revêtu?

Il reconnaît David.

Mais non!... par ses discours mon âme était trompée!
Je vois briller sur lui la cuirasse et l'épée;
C'est David!... et pourtant je ne reconnais pas
Le fer dont, ce matin, j'avais armé son bras.

Il prend l'épée de Goliath.

Quel est ce glaive?

MICHOL.

O ciel!

DAVID.

C'est la dépouille sainte
Que ma fronde a conquise au champ du Térébinthe,
Ce fer que sur mon front le géant philistin
Comme un éclair de mort fit briller dans sa main,
Mais qui, tombant bientôt de sa main égarée,
Lui donna cette mort qu'il m'avait préparée.

SAUL.

Que dit-il? quoi! ce fer consacré par mes mains
Ne fut-il pas soustrait aux regards des humains,
Et, pour rendre à Dieu seul l'honneur de ce miracle,
Suspendu devant lui dans le saint tabernacle?
Moi seul n'avais-je pas le droit de le toucher?
Parle!

DAVID.

Il est vrai.

SAUL.

Qui donc osa l'en arracher?

Qui viola du roi la défense suprême?

DAVID.

Moi seul.

SAUL.

Et dans quel temps, perfide?

DAVID.

Aujourd'hui même.

L'ordre du Dieu vivant dans mes mains l'a remis;
Voyez, il fume encor du sang des ennemis!
Le sang dont il est teint, seigneur, me justifie;
Le voici! Jugez-moi, je vous livre ma vie.

David lui remet l'épée de Goliath.

SAUL, saisissant l'épée.

Ton crime t'a jugé. Va, ce trait odieux
Fait tomber à la fin le bandeau de mes yeux.
O traître, je rends grâce au forfait qui m'éclaire
Et m'a de tes complots révélé le mystère.

Il en est temps encor: tu n'es pas encor roi!
En vain tu t'élevais dans l'ombre contre moi,
En vain, pour t'enhardir à toucher la couronne,
Ton audace usurpait les droits sacrés du trône;
Tiens, monstre, avec tes jours tes complots sont finis!
Dieu les a confondus: ce bras les a punis.

Saül lève l'épée sur David; le grand prêtre se jette entre eux.

ACHIMÉLEC.

Que faites-vous, Saül? Arrêtez!

JONATHAS.

O mon père!

MICHOL.

Il n'a pas mérité cette injuste colère.

SAUL.

Qui me retient? Tremblez!

MICHOL.

O mon père, ô mon roi!

Nous périrons plutôt !

JONATHAS.

Frappez-nous !

ACHIMÉLEC.

Frappe-moi !

David est innocent, j'ai pris sur moi le crime.
Le ciel fut mon complice, et voilà ta victime !

Il présente sa poitrine à Saül.

Frappe donc ! C'est par moi que tu dois commencer.

SAUL, *cherchant à atteindre David.*

Non, c'est un sang moins vil que ma main doit verser.

ACHIMÉLEC, *inspiré.*

Peux-tu frapper celui que le ciel veut défendre ?
Sais-tu, sais-tu quel sang tu brûles de répandre ?

SAUL.

C'est le sang criminel d'un traître comme toi !

ACHIMÉLEC.

C'est le sang innocent d'un héros... et d'un roi!

SAUL.

D'un roi!

ACHIMÉLEC, d'un accent prophétique.

Du plus grand roi que la terre, charmée,
Ait vu régner jamais sur l'heureuse Idumée;
D'un roi sage, modeste, humain, chéri des cieux,
De tous ses ennemis toujours victorieux,
Qui brisera bientôt de ses mains triomphantes
Le joug humiliant des tribus gémissantes,
Délivrera Jacob, affranchira Juda,
Remplira les déserts du nom de Jéhova,
Fondera sur Sion sa demeure éternelle,
Et d'avance verra de sa race immortelle
Les sacrés rejetons, germant pour l'avenir,
Enfanter dans les temps Celui qui doit venir.

ABNER.

Quelle audace !

SAUL, avec terreur, en regardant David.

Est-ce un Dieu ?

JONATHAS.

Quel éclat sur sa tête !

ABNER.

Quoi ! tu ne trembles pas, téméraire prophète?

ACHIMÉLEC.

Moi trembler! — devant qui? Va, malheureux vieillard,
Je te plains. Je voudrais... Hélas! il est trop tard!
Saül est rejeté, sa race est retranchée;
De ce tronc réprouvé la tige est desséchée.
Fonds en pleurs, Benjamin; Juda, réjouis-toi:
C'est de ton sein que sort ton salut et mon roi!

Israël le bénit, l'univers le contemple,
Il règne, il est des rois la terreur et l'exemple,
Son sceptre réjouit les heureuses tribus,
Les îles et Saba lui portent leurs tributs,
C'est un astre nouveau que l'univers adore:
A sa vive clarté, venez, accourez tous.
Peuples de l'aquilon, nations de l'aurore ;
Et vous, rois étrangers, de sa grandeur jaloux,
Et vous, fils de Sion, venez, prosternez-vous,
Poussez des cris de joie et des chants de victoire :
Voici l'élu de Dieu, voici le roi de gloire !
Tombez à genoux !

Achimélec montre David et se prosterne lui-même.

JONATHAS, frappé de respect.

Tombons à ses genoux !

MICHOL.

C'est un Dieu qui l'ordonne !

DAVID, voulant les relever.

Que faites-vous ?

ABNER, sans fléchir.

Jamais !

SAUL, épouvanté.

Ma force m'abandonne
Heureux fils d'Isaï, tu l'emportes sur moi !
Je suis vaincu, je tombe à tes pieds.

DAVID.

Ô mon roi,
Quoi ! vous pourriez... ?

SAUL.

Un Dieu me force à reconnaître
Dans mon heureux rival mon vainqueur et mon maître !
Malgré ma haine, un Dieu me force à l'adorer.

DAVID.

A quel abaissement... ?

SAUL, prosterné.

Laisse-moi t'implorer.
Je m'abaisse et voudrais m'abaisser plus encore,
Mais ce n'est pas pour moi que ma bouche t'implore
Avant que de te voir en ce suprême rang,
Pour défendre mes droits j'aurais versé mon sang!
Mais le ciel est plus fort que tout mon vain courage,
Et ce sceptre sanglant sera ton héritage.
Tu régneras. Au moins, sur ma ruine assis,
En remplaçant le père, épargne au moins le fils.
Ne verse pas le sang de toute ma famille,
Épargne Jonathas, prends pitié de ma fille!
Souviens-toi, dans les jours de la prospérité,
Que je te recueillis dans ton adversité,
Que, si Dieu t'a choisi, c'est moi dont la tendresse
A d'un rival trop cher réchauffé la jeunesse,
Que tu fus entouré de toute ma faveur,
Que ma longue amitié prépara ta grandeur,
Que, pouvant me venger, ma main tremble et s'arrête...
Et qu'à ce moment même où la voix du prophète
M'avertit que je tombe et que tu vas régner,

Maître encor de tes jours, j'ai pu les épargner.
Va, délivre mes yeux d'une vue importune,
Va, loin de mes malheurs, attendre ta fortune !
Hâte-toi, fuis, épargne un crime au désespoir !
Je puis plus aisément t'épargner que te voir.

David se retire avec Michol.

SCÈNE IV.

SAUL, ACHIMÉLEC, JONATHAS, ABNER.

SAUL.

Vous qui me poursuivez avec tant d'injustice,
N'êtes-vous pas contents d'un si grand sacrifice ?
Dieu, prêtres dont la voix a vaincu mon courroux,
Me serez-vous enfin plus cléments et plus doux ?

Moment de silence.

Non, leur haine est sacrée et rien ne la surmonte !
Je tomberai toujours, mais avec plus de honte.
O lâche ! qu'ai-je fait ? j'ai pu m'humilier
Devant mon ennemi jusqu'à le supplier !

J'ai tremblé lâchement aux vains accents d'un traître !
J'ai fléchi devant lui, moi Saül, moi son maître !
Ah ! j'aurais dû frapper, j'aurais dû dans son sein
Plonger ce fer vengeur échappé de ma main,
Prévenir et punir le crime par le crime,
Rassasier mes yeux du sang de ma victime,
Et, d'avance vengeant et ma chute et ma mort,
Lutter contre le ciel et mériter mon sort.

En apercevant le grand prêtre.

Mais quoi ! je vois encor cet insolent prophète !

A Achimélec.

C'est toi qui conjuras les destins sur ma tête !
C'est toi, monstre sacré, dont l'infernale voix
Place au front d'un brigand la couronne des rois !
Vengeons-nous !...

ACHIMÉLEC.

Et sur qui ? Je ne suis que l'organe
Du Dieu qui le choisit, du Dieu qui te condamne.

SAUL.

Tout ce que veut un fourbe, un Dieu l'a révélé !

ACHIMÉLEC.

Un Dieu plus fort que moi par ma bouche a parlé.

SAUL.

Que ce Dieu, s'il se peut, sauve donc son oracle !

ACHIMÉLEC.

Le ciel ne fait jamais d'inutile miracle :
Il a su pour David tromper votre courroux ;
Je ne suis plus qu'un homme, il m'abandonne à vous.

SAUL, à Abner.

Qu'on le mène à la mort, qu'il n'avait pas prévue !

A Achimélec.

Ton heure avant la mienne au moins sera venue.

On entraîne le grand prêtre.

ACHIMÉLEC, en s'éloignant.

C'en est fait ! il manquait ce comble à tes forfaits.
Ah ! vieillard malheureux, que tu me suis de près !

SCÈNE V.

SAUL, MICHOL, JONATHAS.

JONATHAS, aux genoux de Saül.

O mon père !

MICHOL.

Épargnez cette auguste victime !

JONATHAS.

Ne souillez pas vos mains !...

MICHOL.

Mourez du moins sans crime.

SAUL.

Non, j'ai trop écouté vos timides clameurs,
Tous ceux que vous sauvez seront vos oppresseurs ;
Un Dieu jaloux de moi vous pousse et vous inspire.
Et pour ma perte aussi mon propre sang conspire.
Laissez-moi !

JONATHAS.

Non !

SAUL

Tremblez !

MICHOL.

Ah ! que votre courroux
Épargne le grand prêtre et retombe sur nous !

SAUL.

Par votre aveuglement ma fureur se ranime.

JONATHAS.

Quel crime aux yeux du ciel !

SAUL.

Eh bien, justice ou crime,
Que m'importe ? et que font aux aveugles destins
Les malheurs, les vertus, les crimes des humains ?
De trente ans de vertus quelle est la récompense ?
Que m'est-il revenu de ma longue innocence ?
Quel est ce Dieu vengeur dont vous parlez toujours ?
Il vous perd, et d'un monstre il protège les jours.
Il le conduit au trône, il vous fait sa victime,
Et s'il a des faveurs, ce n'est que pour le crime.
S'il les met à ce prix, je les veux mériter.
Ne pouvant le fléchir, je le veux imiter :
Je prends, ainsi que lui, ma haine pour justice,
Et de tous mes forfaits je le rends le complice.

JONATHAS.

Par un blasphème, ô ciel ! n'éveillez pas son bras.
Craignez !...

SAUL.

Va, je le hais, mais je ne le crains pas.

SCÈNE VI.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, ABNER.

ABNER, *seul.*

Il n'est plus, dans son sang j'ai lavé votre injure.

JONATHAS.

O crime !

ABNER, *à Jonathas.*

Ainsi que vous ce vil peuple en murmure.

JONATHAS, à Abner.

Puisse ce sang sacré retomber tout sur toi !

SAUL, à ses enfants.

Je le sens qui retombe et sur vous et sur moi ;
Mais mon glaive, altéré de ce sang que j'abhorre,
S'il n'était répandu le verserait encore.

A Abner.

Laissons aux faibles cœurs la crainte et le remord,
Nous, bravons-les, Abner, allons tenter le sort,
Rassemblons nos guerriers : que le silence et l'ombre
Aux yeux des Philistins cachent leur petit nombre ;
Marchons, terrassons-les, et noyons pour jamais
Dans les flots de leur sang ma honte et mes forfaits.
Va !

ABNER, en s'éloignant.

J'obéis, seigneur.

SCÈNE VII.

SAUL, MICHOL, JONATHAS.

SAUL, à Jonathas.

Toi, donne-moi mes armes;
Suis-moi; laisse à ta sœur les terreurs et les larmes!
Sois digne de Saül, sois digne de ton rang;
Viens chercher, viens braver le sort qui nous attend,
Ah! dans ce cœur vieilli, je sens de mon jeune âge
Renaître en cet instant l'audace et le courage;
Le désespoir enfin rend la force à mon bras;
Mon cœur frémit de joie au signal des combats.

Je vois des flots de sang, j'entends, j'entends d'avance
Les vains cris des mourants renversés par ma lance.
Quel plaisir! Qu'il est beau pour un simple mortel
De combattre à la fois les hommes et le ciel !

Il sort en disant ces mots; Michol et Jonathas le suivent.

ACTE CINQUIÈME

La scène représente le camp de Saül dans le désordre d'un champ de bataille : des tentes renversées, des armes éparses çà et là. — L'arche entourée de lévites effrayés. — Michol arrive éperdue sur la scène, suivie des prêtres, des femmes. — Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHOL, PRÊTRES, LÉVITES, FEMMES.

MICHOL, *aux prêtres et aux femmes qui la suivent.*

Ah ! suivez-moi ! rentrons dans cette auguste enceinte,
Et périssons du moins aux pieds de l'arche sainte !

Elle jette les yeux sur les débris du camp.

Mais que vois-je? O douleur ! jusqu'en ce lieu sacré
Le Philistin vainqueur a déjà pénétré,
Et, repoussé trop tard par notre vain courage,
Il a rempli le camp des traces du carnage.

UN PRÊTRE.

Nuit suprême! aux fureurs d'un ennemi cruel
Verras-tu donc livrer les restes d'Israël!

UNE ISRAÉLITE.

Fuyons toutes!

UNE AUTRE.

Où fuir?

MICHOL.

La mort nous environne.
Sous les pas des guerriers la terre au loin résonne;
Le bruit approche, o ciel! il redouble : écoutez!

UNE ISRAÉLITE.

C'est le pas des coursiers dans la plaine emportés.

MICHOL, s'approchant de la forêt pour écouter.

Ce sont des cris plaintifs, des voix, des sons funèbres

Roulant comme la foudre au milieu des ténèbres, —
Le sifflement des traits, — la fuite des coursiers, —
Le roulement des chars, — le choc des boucliers ; —
De tous ces bruits confus se forme un bruit immense. —
Écoutons. Mais tout meurt dans un vaste silence.

UNE ISRAÉLITE.

C'est que l'un des deux camps à l'autre aura cédé

MICHOL.

Doute affreux !

UN PRÊTRE.

Dieu vengeur, qu'as-tu donc décidé ?

MICHOL, *écoutant de nouveau.*

Quel tumulte nouveau ! quelle tempête horrible
Se réveille et m'annonce un combat plus terrible
Écoutez, regardez ! le fer frappe le fer.

Des boucliers brisés sort un livide éclair !
Voyez, à chaque coup, comme dans la nuit sombre
Leur lance, en traits de feu, se dessine dans l'ombre.
Approchez, entendez ce long cri des mourants,
Ce sont peut-être, hélas ! nos frères expirants !
C'est peut-être Saül ou Jonathas mon frère,
Qui nomme encor David à son heure dernière.

UN PRÊTRE.

Enfant infortuné, généreux Jonathas,
David à ton secours ne volera donc pas?

MICHOL.

Non, pour perdre Israël, la vengeance céleste
Éloigne ce héros dans cette nuit funeste ;
Menacé par Saül, j'ignore dans quel lieu
Le retient loin de nous la colère de Dieu.

UNE ISRAÉLITE.

Silence ! d'un guerrier j'entends les pas rapides;

Du côté d'Engaddi, par ces sommets arides,
Il gravit la montagne et s'avance vers nous.

MICHOL.

Ah ! si c'était David !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DAVID, armé, se précipite vers Michol, qu'il a entendue.

DAVID.

C'est lui, c'est ton époux.

MICHOL.

Sa voix seule à mon cœur a rendu l'espérance.

DAVID.

J'ai prévu vos périls, je vole à ta défense.

A peine avais-je atteint mon asile écarté
Et confié mes pas à son obscurité,
Que le bruit renaissant de l'ardente mêlée
S'élève et vient frapper mon oreille troublée :
J'écoute, et du côté d'où s'élève le bruit
Je dirige au hasard ma course dans la nuit.
Tremblant de m'égarer, la main de Dieu, sans doute,
A travers les périls a dirigé ma route ;
Où sont les ennemis ? Où combat Jonathas ?
En est-il temps encor ? Parlez, guidez mes pas.

MICHOL.

Les Philistins du camp ont forcé la muraille,
Et tout le Gelboé n'est qu'un champ de bataille.
Le combat est partout : le succès, balancé,
D'un parti dans un autre a maintes fois passé ;
On se cherche, on se mêle, on frappe, et la nuit noire
Cache encor dans ses plis la fuite ou la victoire.

DAVID.

Eh bien, que Dieu me garde au plus fort du danger !

Je vais sauver son peuple ou je vais le venger :
Adieu, chère Michol, adieu ! Si je succombe,
Puisse le ciel au moins nous unir dans la tombe !

SCÈNE III.

MICHOL, SUITE, PRÊTRES, FEMMES, LÉVITES.

MICHOL, suivant David des yeux.

C'en est fait ! il s'éloigne, il s'élance aux combats,
Hélas ! je n'entends plus que le bruit de ses pas.
Que n'ai-je pu le suivre au gré de mon envie !
Mourir du même coup qui tranchera sa vie !
Ah ! quand le reverrai-je ? En quel état, grands dieux !
Sanglant, percé de coups, peut-être qu'à mes yeux,
A côté de Saül, à côté de mon frère,
Le jour le montrera couché sur la poussière...

Nuit éternelle, fuis, et vous, ombres sans fin,
Tombez, et d'un seul coup montrez-moi mon destin !

UNE ISRAÉLITE.

Le bruit approche encor ! fuyons, chères compagnes.

UNE AUTRE.

Cherchons un autre asile au sommet des montagnes.

MICHOL.

Si j'ai perdu David, que m'importe mon sort ?
J'irai, j'irai moi-même au-devant de la mort.

UN PRÊTRE, à Michol

Pour Saül et pour lui, vivez, vivez encore.
Attendons en priant le retour de l'aurore.
Espérons en David, en Jonathas, en Dieu !

UNE ISRAÉLITE.

[ce lieu
Tremblons ! — J'entends des voix. — Des guerriers vers
S'avancent. — Ah ! fuyons la mort ou l'esclavage.

UN PRÊTRE.

Montons vers les rochers. — Dans cet antre sauvage
Cachons l'arche sacrée. — Et nous, dans ces forêts
Dispersons-nous. — Cherchons des abris plus secrets.

Les lévites emportent l'arche, la foule suit.

UNE ISRAÉLITE, en s'éloignant.

O sacré tabernacle ! ô dernière espérance !

UNE AUTRE.

O saint temple, qu'un Dieu remplit de sa présence,
Au pouvoir de Moloch vas-tu tomber aussi ?

UNE AUTRE.

Périssons plutôt tous !

MICHOL, entendant les pas des guerriers.

Silence ! les voici !
L'obscurité toujours nous dérobe leur nombre,
Hâtons-nous, et sans bruit enfonçons-nous dans l'ombre.

Ils disparaissent tous.

SCÈNE IV.

JONATHAS, ESDRAS.

Jonathas blessé, soutenu par son écuyer, entre par le côté opposé à la scène.

JONATHAS, avançant avec peine.

Esdras, où sommes-nous? où conduis-tu mes pas?
Laisse-moi! — Tous tes soins ne me sauveront pas!
Mon sang coule à longs flots.—Mes yeux s'appesantissent,
Et mes genoux sans force à chaque pas fléchissent.

ESDRAS, s'efforçant de le conduire plus loin.

Rappelez, ô mon fils, un reste de chaleur!
Ne tombez pas vivant dans les mains du vainqueur.
Encore quelques pas.

JONATHAS, *essayant en vain de marcher.*

Ma force m'abandonne ;
Sous la main du trépas mon cœur serré frissonne :
C'en est fait ! je succombe !

Il se laisse tomber au pied d'un sycomore.

ESDRAS *désespéré.*

O mortelle douleur !
Il tombe ! et je n'ai pu prévenir son malheur,
A mon maître expirant donner des soins utiles,
Ni d'un fardeau si cher charger mes bras débiles !
Vieillard infortuné ! loin de le secourir,
Hélas ! à ses côtés tu ne peux que mourir.

JONATHAS, *avec effort.*

Écoute, cher Esdras, ma dernière prière :
Si cette nuit fatale... épargne au moins mon père,
Raconte-lui ma mort ; dis-lui que Jonathas
N'est pas tombé sans gloire en ses premiers combats.
Dis-lui que pour David j'implore sa clémence,

Que le Seigneur sur moi venge son innocence,
Que je meurs sans me plaindre, et qu'en le bénissant,
Pour son peuple et pour lui j'ai versé tout mon sang.

ESDRAS baigné de larmes.

Quoi ! je verrais mourir l'enfant que j'ai vu naître ?
Ai-je donc tant vécu pour survivre à mon maître ?
O douleur ! — Mais le ciel peut prolonger vos jours.
Si l'aurore vers nous ramenait du secours ?
Si quelque fugitif, aidant mon bras débile,
Vous portait avec moi vers un plus sûr asile ?
J'écoute. — Mais partout un silence de mort...

JONATHAS.

Va ! je n'attends plus rien des hommes ni du sort.
Si seulement, ah ! Dieu ! si je pouvais encore
Étancher d'un peu d'eau la soif qui me dévore !

ESDRAS, parcourant la scène.

C'est en vain que j'en cherche. En ces arides lieux,
Nulle fontaine, hélas ! ne réjouit mes yeux ;

D'aucune source au loin je n'entends le murmure;
Pas une goutte d'eau sur la pâle verdure!

JONATHAS.

Eh bien, tiens, prends mon casque, et là, dans le vallon,
Descends, pour le remplir des ondes du Cédron.

ESDRAS, prenant le casque et s'éloignant.

Faut-il le laisser seul? O tardive vieillesse!
O Dieu! rends à mes pas la force et la vitesse.

SCÈNE V.

JONATHAS seul.

Dérobez-moi, Seigneur, aux yeux des Philistins!
Ne laissez pas tomber mes restes dans leurs mains;
Ne livrez pas mes os à la terre étrangère;
Gardez au moins ma cendre à mon malheureux père!
Mon père! Ah! qu'ai-je dit? Dans ce moment, hélas!
Il tombe, il meurt peut-être en nommant Jonathas!
Où donc était David? — Michol, sœur adorée,
Combien tu pleureras ma mort prématurée!...
Le Seigneur l'a voulu? béni soit le Seigneur!
Esdras!... Il ne vient pas... une molle langueur

Efface par degrés ma mémoire et mes peines ;
Un calme inattendu se répand dans mes veines ;
Mes yeux appesantis succombent au sommeil.
Esdras viendra trop tard... Seigneur !... sois mon réveil !

Il s'endort étendu au pied de l'arbre.

SCENE VI.

JONATHAS, endormi; SAUL, fugitif, arrive lentement sur la scène sans voir son fils.

SAUL.

Où fuir?... où retrouver, dans ces ombres funestes,
De mes guerriers détruits les déplorables restes?
Sous le fer ennemi sont-ils donc tombés tous?
Et moi, qui les bravais, seul j'échappe à leurs coups!...

Il cherche à reconnaître le lieu où il se trouve.

Oui, voici bien le camp : voici ces mêmes tentes
Muettes maintenant, naguère si bruyantes!...
Peuple qu'entre mes mains le ciel avait remis,
C'est donc là ce retour que je t'avais promis?

Qu'un moment a changé ton héros et ton maître !
D'une heure à l'autre, hélas! qui peut le reconnaître?
Où sont tous tes enfants, dont les cris belliqueux
Réjouissaient mon camp? — Je te reviens sans eux !
Seul je vis, — et le ciel, constant à me poursuivre,
M'arrache le triomphe et me condamne à vivre!
Et je vivrais! — ô honte! — et je viendrais m'offrir
A la pitié d'un peuple ardent à m'avilir?
A l'orgueilleux dédain des fils du sanctuaire,
Lâches qu'enhardirait l'excès de ma misère,
Et qui, sur mes malheurs mesurant leur affront,
D'un reste de bandeau dépouilleraient mon front!
Non, non; plutôt cent fois de ma main forcenée,
Moi-même, en roi du moins, faire ma destinée;
Et puisque Dieu l'emporte et qu'il est le plus fort,
Chercher contre sa haine un abri dans la mort !

Il tire son épée.

Frappons ! — Mais Jonathas peut-être vit encore !
Faut-il l'abandonner au rival qui l'abhorre?
Comment ce faible enfant, de traîtres entouré,
Sortirait-il du piège à ses pas préparé?

Que recueillera-t-il de mon triste héritage ?
Rien qu'un trône croulant, la honte et l'esclavage !
Non, non ; bravons pour lui les derniers coups du sort
Vivons, puisqu'il le faut pour prévenir sa mort !
Malgré le ciel, encor, conservons l'espérance !
Aux destins, jusqu'au bout, opposons ma constance ;
Et, s'il me faut tomber, eh bien, tombant en roi,
Que toute ma maison s'engloutisse avec moi !

Saül cherche une issue, et s'approche du syc more au pied duquel son fils est étendu et endormi.

— Mais où le retrouver ? — où le chercher ? — L'aurore
Sur ces sommets sanglants ne brille point encore :
Qui sait si ses rayons ne me montreront pas
Parmi des morts...? Grand Dieu, sauve au moins Jonathas!

JONATHAS, à ce mot, se réveillant : à demi-voix.

Où suis-je ? — Quelle voix m'a nommé ?

SAUL, étonné.

Qui soupire ?
Parle ! qui que tu sois, que fais-tu là ?

Il s'approche précipitamment de l'arbre.

JONATHAS.

J'expire !

SAUL.

Quels accents !....

JONATHAS.

C'est Saül !...

SAUL, éperdu.

Est-il vrai ? Jonathas !

JONATHAS.

C'est moi !

SAUL, se précipitant sur son fils.

Je te retrouve !

JONATHAS.

Et je meurs dans vos bras !

Mais, avant de fermer mes yeux à la lumière.
Que le ciel soit loué ! j'ai pu bénir mon père.

SAUL.

O mon malheureux fils, il nage dans son sang !
C'est donc ainsi, grand Dieu, que ta main me le rend !
Quel monstre l'a frappé ? N'est-il plus d'espérance ?
Faut-il mourir aussi ?

JONATHAS.

Vivez pour ma vengeance !
Vivez ; n'espérez pas de conserver mes jours.
L'instant où je vous parle en achève le cours.
Accordez-moi du moins une dernière grâce :
Que d'un fils expirant David prenne la place !
Dieu le chérit, et Dieu rejette votre fils :
Respectons ses décrets ! Je meurs et les bénis !

SAUL.

Quoi ! ce nom détesté dans ta bouche est encore ?
Dieu le chérit !... Eh bien, c'est pourquoi je l'abhorre !

C'est pour lui que de Dieu les décrets inhumains
Ont brisé cette nuit mon sceptre dans mes mains;
C'est pour lui que tu meurs, c'est pour lui que je tombe;
C'est lui qui doit fonder son trône sur ta tombe !
Et tu veux... ! Ah ! plutôt dans son sein abhorré
Que ne puis-je plonger ce fer désespéré ;
L'en retirer fumant pour l'y plonger encore ;
Voir couler dans le tien tout ce sang que j'abhorre ;
Et lorsque sous mes coups sa vie aura coulé,
Me frapper à mon tour, et mourir consolé !

Un moment de silence.

— Mais je ne verrai pas son supplice ! — Le lâche
Laisse tout faire au ciel; il triomphe et se cache !
Il craint ce bras débile ; il attend pour venir
Qu'un traître de ma perte aille le prévenir !
Qu'il vienne, il en est temps, saisir cette couronne
Qui tombe de mon front, et que son Dieu lui donne !
Qu'il vienne rechercher parmi ces flots de sang
Ce sceptre abandonné, ce trône qui l'attend !
Le voici ! — Viens régner sur ce champ de carnage ;
Viens recueillir de moi cet horrible héritage ;

Prends ma place, perfide ; et, sur ces tristes bords,
Règne sur des déserts, des débris et des morts !

JONATHAS.

Malheureux père ! au nom de mon heure suprême,
Épargnez-moi ! — Vivez, et rentrez en vous-même ;
N'irritez pas un Dieu si sévère pour nous,
Et par le repentir désarmez son courroux !

SAUL.

Et que me peut ton Dieu ? que me fait sa colère ?
A son courroux enfin que reste-t-il à faire ?
Près du corps déchiré de mon fils expirant
Il m'entraîne, il me voit ; il doit être content !
— Va ! tant que j'espérai de conserver ta vie,
J'ai craint ce Dieu, mon fils ; tu meurs, je le défie !
Sa cruauté ne peut accroître mon tourment.
Je tombe sous ses coups, mais en le blasphémant !

JONATHAS.

O ciel ! à nos malheurs n'ajoutez pas ce crime !

— Contentez-vous, ô Dieu ! d'une seule victime ;
Que mon sang vous apaise, et que mon père... !

SAUL furieux.

Non !
Non ! je ne veux de toi ni bienfait ni pardon !
Dieu cruel, Dieu de sang, je te brave et t'outrage!
Tout ton pouvoir ne peut avilir mon courage.
Tu triomphes, c'est vrai ; mais lorsque tu m'abats,
Je me relève encor pour insulter ton bras !
Je ne me repens pas des crimes de ma vie :
C'est toi qui les commis, et qui les justifie ;
C'est toi qui, de mes jours constant persécuteur,
As semé sous mes pas les pièges du malheur ;
Et, si l'excès des maux a produit l'injustice,
Tu fus de mes forfaits la cause et le complice !
— Tu les punis pourtant. — Tu les punis en moi ;
Mais je les vois ailleurs récompensés par toi !
Ce qui fut crime en l'un chez un autre est justice :
La vertu n'est qu'un nom, ta loi n'est qu'un caprice ;
Et ton pouvoir cruel n'a formé les humains

Que pour persécuter l'ouvrage de tes mains !
Eh bien, par mon supplice exerce ta puissance !
Assouvis tes regards, jouis de ta vengeance ;
Jouis ! mais hâte-toi de l'épuiser sur moi :
Le néant où je cours va m'arracher à toi !

JONATHAS, *d'une voix éteinte.*

O blasphème ! Épargnez, Dieu clément !... O mon père !
Que cet égarement rend ma mort plus amère !
— Ne vous souvenez pas, Seigneur, de ces discours !
Seigneur, votre justice a compté tous nos jours ;
Nos destins sont écrits dans vos lois éternelles,
Nos mérites pesés dans vos mains immortelles :
L'homme, œuvre de ces mains, pourra-t-il murmurer ?
Osera-t-il juger ce qu'il doit adorer ?
Ah ! si la nuit des sens ici nous presse encore,
La mort ouvre nos yeux à l'éternelle aurore :
Je la vois ! O Saül ! quelle immense clarté !
Mon père ! jour divin ! céleste vérité !
Que ces rayons sacrés consolent ma paupière !...
Que le Seigneur m'est doux à mon heure dernière !...

Mon âme dans son sein s'exhale sans effort.
Mon père !... adieu... Seigneur, recevez...

Il meurt.

SAUL, contemplant le corps de son fils.

Il est mort !...
Il est mort !... La voilà cette longue espérance,
Ces destins éternels promis à ma puissance !
Oracles imposteurs, à mon peuple, à mon fils,
A toute ma grandeur, malheureux, je survis !
Comme un astre tombant qui brille et qui s'efface,
J'ai vu briller et fuir tout l'espoir de ma race :
Et moi !... vieilli, défait, et pleurant sur des morts,
Vaincu, je reste seul !... seul avec mes remords !
Mourons donc ! Accourez jouir de mon supplice,
Vous, ombres qu'immola ma sanglante injustice !
Au pur sang de mon fils va se mêler mon sang !...
Mais je ne vous vois pas à ce suprême instant,
Mânes persécuteurs, auteurs de ma misère !
Quoi ! vous m'abandonnez à mon heure dernière ?
Quoi ! vous ne venez pas vous disputer mon corps ?

Quoi donc! connaîtrait-on la pitié chez les morts?
Eh bien, ma propre main vous apaise et vous venge!
Recevez tout mon sang, enivrez-vous...

Il entend les pas des guerriers, les cris des vainqueurs.

Qu'entends-je?
Mon nom!... Vous me cherchez, barbares ennemis?
Vous me trouverez là, sur le corps de mon fils!
Qui n'est tombé que mort n'est pas tombé sans gloire!
Les voici! Hâtons-nous, frappons, mourons!

Il se perce de son épée sur le corps de Jonathas.

SCÈNE VII.

GUERRIERS poussent un cri en arrivant sur la scène.

Victoire !

D'AUTRES GUERRIERS.

Gloire au fils d'Isaï ! ses généreuses mains
Ont délivré Juda du fer des Philistins.

UN GUERRIER, apercevant les corps de Saül et de Jonathas.

Ciel ! que vois-je ?

UN AUTRE.

Saül couché sur la poussière !

UN AUTRE.

O spectacle ! ô douleur ! le fils avec le père !

SCÈNE VIII.

Les Précédents, DAVID, guerriers.

DAVID.

Quoi ! Saül ? Jonathas ? où sont-ils ?

LES GUERRIERS, lui montrant leurs corps.

Tu les vois.

DAVID.

O vengeance de Dieu !

SAUL, se ranimant.

Je reconnais ta voix !
Exécrable rival, dans les demeures sombres
Ta voix me poursuit donc jusque parmi les ombres ?

DAVID, pleurant sur Jonathas.

Ah ! j'ai vaincu trop tard ! Ah ! malheureux enfant !

SAUL.

Et mon dernier regard voit David triomphant !

Il expire.

LES GUERRIERS.

Il meurt !

DAVID.

Malheureux roi ! je triomphe, et tu tombes !
Versons, au lieu de pleurs, du sang sur ces deux tombes !
Jonathas ! en quel deuil mon bonheur est changé !
Mais nous te pleurerons quand tu seras vengé.

FIN DE SAUL, TRAGÉDIE BIBLIQUE.

Écrite en 1818.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber.